

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

NOS PERLES HISTORIQUES



L'église de Sainte-Famille, Île d'Orléans, bâtie en 1743.

Arts, Sciences et Lettres

QUEBEC
JUIN 1926, Vol. VII, No 2

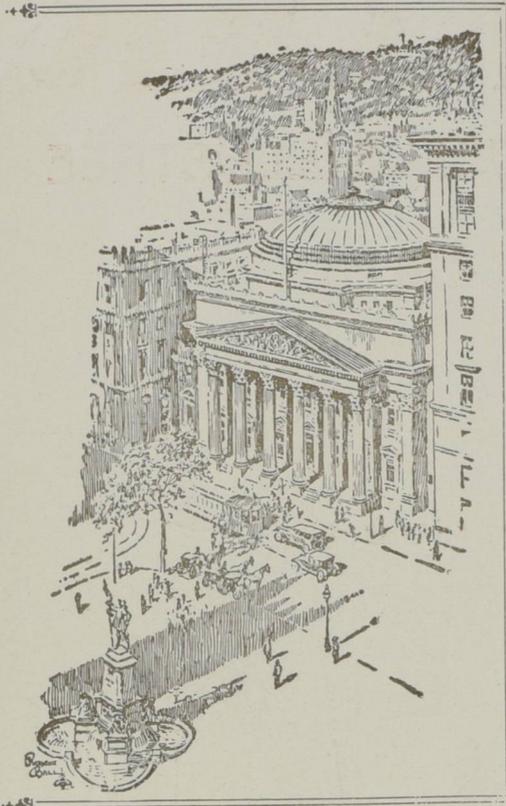
25 SOUS L'EXEMPLAIRE

La BANQUE de MONTREAL

ÉTABLIE DEPUIS PLUS DE CENT ANS

DÉPARTEMENT d'ÉPARGNE

La BANQUE de MONTREAL a un département d'épargne dans chacune de ses succursales en Canada. Les clients y reçoivent l'intérêt sur tous leurs dépôts et aux taux les plus élevés. Des dépôts de \$1.00 en montant sont acceptés. *De De De De De De De De*



La Caisse d'Économie

de NOTRE-DAME de QUÉBEC

Fondée en 1848.

La seule banque d'épargne à Québec et à Lévis

Tous devraient avoir un compte d'épargne à la Caisse d'Économie.

L'on ne saurait trop recommander l'importance de l'épargne régulière, qui seule conduit à l'indépendance financière.

Impossible de trouver un meilleur endroit pour vos économies.

Douze bureaux à Québec et à Lévis, où le meilleur accueil vous est réservé.

DES RENTES

pour

TOUS

Vous n'êtes pas rentier ? C'est votre faute ! Avec le système perfectionné des

" Prévoyants du Canada "

les rentes sont mises à la portée de tous.

Pour un sou seulement économisé chaque jour, vous obtenez une de nos belles rentes. Maintenant que sont là,

" Les Prévoyants du Canada "

vous n'aurez que vous à accuser, si plus tard vous regrettez de ne pas être rentier.

NOUS SOMMES

la plus puissante compagnie de rentes viagères en Canada et l'une des plus fortes du monde entier.

EDIFICE

Les PRÉVOYANTS du CANADA

56, rue St-Pierre — QUÉBEC — Tél. 2-3674

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DES ARTS, SCIENCES ET LETTRES DE QUÉBEC

Vol. VII

QUÉBEC, JUIN 1926

No 2

Édité par : **LE TERROIR, Enreg.**

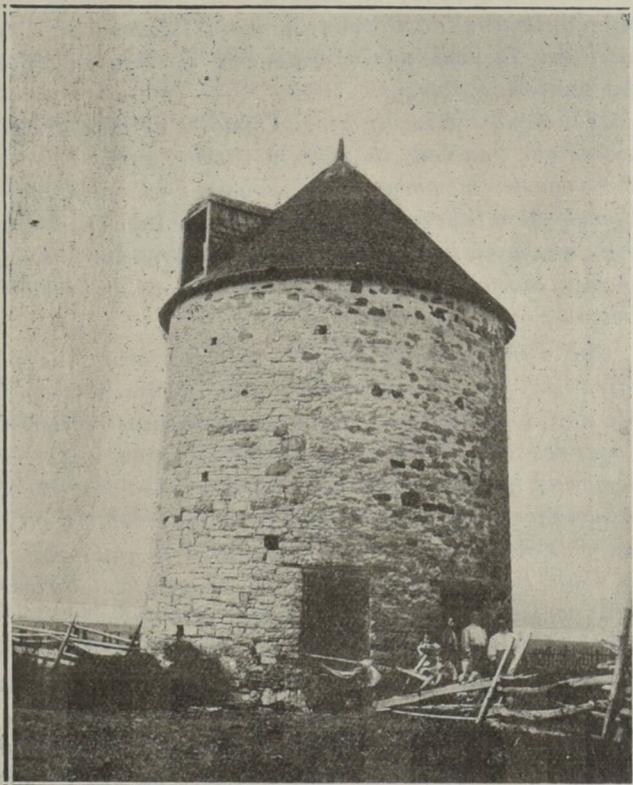
Directeur-président : Georges MORISSET,
Secrétaire de la rédaction : Damase POTVIN,
Administrateur : Eudore CARON.

Bureau d'affaires : 130 St-Vallier Téléphone 2-1229

QUÉBEC.

Abonnement, 1 an : Canada, \$3.00, Etranger, \$4.00

Nos perles historiques



Vieux moulin à vent de Sainte-Famille, Ile d'Orléans.

Un écrin de perles historiques

Depuis que nos autorités se sont émues du sort de tout ce qui prend à nos yeux et à nos cœurs un sens historique nous voyons mieux tout ce qui embellit nos vieux murs, nos vieilles maisons, nos vieux édifices. Notre indifférence en a été secouée pour se transformer en un culte tout nouveau à l'égard de ce que nos arrière-grands pères ont édifié de leurs propres mains afin d'étayer en quelque sorte, — cette manière en vaut bien une autre, — l'amour de notre patrie.

Toutes ces choses inventoriées historiquement dans lesquelles se reflète l'âme de nos ancêtres, nous ne les trouvons qu'en certains endroits ou certaines régions de notre province et nous ne saurions vraiment en grouper — à la campagne du moins, — un aussi grand nombre qu'à l'Ile d'Orléans. Cette île, avec son pittoresque et son cachet, est vraiment une sœur jumelle de la ville de Québec. Une grande partie de nos familles urbaines et beaucoup de nos régions environnantes de Québec y ont fait souche. Elles éprouvent à voir l'Ile d'Orléans, ou en parler, un sentiment d'affection parce qu'elles sentent que leurs ancêtres y ont vécu et qu'elles attribuent, à la faveur des légendes qui lui donnent du mystère, la luxuriante végétation qui la pare si splendidement.

Déjà les autorités ont réservé à la vénération des contemporains ce qu'elles entendaient consacrer au souvenir de la postérité. En parcourant l'île magnifique, nous saluons avec plus d'amour les vieilles églises de Saint-Jean, de Sainte-Famille, de Saint-François et de Saint-Pierre, les vieilles maisons et les vieux murs qui forment l'enceinte de ces paroisses. Saurions-nous trouver un plus bel écrin de perles historiques, ces riches parures de notre terroir d'où s'irradie le charme de notre nationalité puisqu'il renferme, chez l'un des plus grands foyers de nos familles canadiennes françaises, des joyaux si fascinants pour les touristes comme pour nous-mêmes.

Voilà pourquoi nous donnons dans le présent numéro quelques illustrations qui témoignent bien de notre culte sincère et profond à l'égard de ces pierres qui parlent si éloquentement.
Georges MORISSET.

NOTRE CONCOURS

Nous avons annoncé que nous donnerions dans la livraison du "Terroir" de juin, — le présent numéro, — le résultat de notre dernier concours littéraire. Malheureusement nous n'avions pas compté avec les multiples occupations des juges, voire même avec les assauts de la maladie chez deux d'entre eux. Lire attentivement, annoter et relire une quarantaine de manuscrits d'une moyenne, chacun, de 3,000 mots, quelques-uns d'une calligraphie plutôt difficile, n'est pas chose facile à expédier, surtout quand l'on ne doit compter que sur les heures de loisir généralement très rares.

Quoiqu'il en soit, nous avons l'assurance que le travail sera fini vers la mi-juillet et que nous pourrons annoncer le résultat du concours dans le numéro de ce mois.

Que les concurrents et les concurrentes, dont nous devinons l'impatience, veuillent bien excuser ce retard et nous accorder ce nouveau mais court délai que nous sollicitons de leur bienveillance.

Damase POTVIN,
Secrétaire du concours.

D'UN MOIS À L'AUTRE

Voilà qu'un des plus sympathiques écrivains régionalistes de France, l'un de ceux devant qui toute la critique s'incline en louant les ouvrages comme les plus purs produits de la belle langue française, Henri Pourrat, vient peut-être de nous indiquer, sans la moindre prétention, comme cela, en passant, l'origine du nom d'un de nos accidents géographiques, en été, parmi les plus populaires du Canada Français. Nous voulons parler de la Baie des Ha ! Ha ! — que nous épelons de cette façon depuis le temps déjà assez lointain qu'elle a été baptisée ainsi.

Lorsque nous remontons le Saguenay sur l'un des superbes palais flottants de la Canada Steamship Lines, le bateau, tout à coup, quitte la ligne qu'il poursuit depuis son départ du Saint-Laurent, fait un léger crochet et le voilà au milieu d'une ouverture, ou brèche, relativement étroite que l'on appelle le " Bras " ; et, tout à coup, l'on se trouve en face comme d'un immense lac. C'est la fameuse Baie des Ha ! Ha ! qui a deux lieues de profondeur et une de largeur. Au fond l'on aperçoit, dans le lointain, Saint-Alphonse, Saint-Alexis et Port-Alfred. Les deux premières paroisses sont le berceau du diocèse de Chicoutimi, et la dernière, la plus jeune des paroisses de la région, antithèse qui ne manque pas de frapper l'observateur : les deux aînées et la " petite dernière " dans ce même coin radieux des montagnes saguenayennes.

Or, l'on suppose que ceux qui arrivèrent, les premiers, au " Bras ", saluèrent la vue de la Baie par l'exclamation de surprise naturelle : Ha ! Ha ! De là le nom légendaire.

Mais pour en venir où nous avons commencé, voici que Henri Pourrat émet à ce sujet une opinion pleine de bon sens. Dans le numéro du 25 avril de la Revue des Jeunes de Paris, l'auteur de Gaspard des Montagnes publie un long article intitulé : Retour des Grandes Indes, au sujet d'un modeste ouvrage récemment publié par celui qui écrit ces lignes et intitulé La Baie — qui est la Baie des Ha ! Ha ! et Henri Pourrat écrit :

" ... et je suppose que la Rivière des Ha ! Ha ! pourrait être marquée Rivière des Hahas, ce qui aurait un avantage double, celui d'employer un mot connu et de donner par là quelque idée du paysage. Boiste définit haha : ouverture au mur d'un jardin avec un fossé au dehors ; Becherelle : ouverture pratiquée dans un mur de jardin, ou d'un parc afin de laisser la rue libre et qui est défendue par un fossé extérieur. On imagine alors cette rivière, — la Baie plutôt, — encaissée, en fosse, aux rives garnies de bosquets et de buissons laissant des échappées sur la campagne. Et cela nous ramène au temps du Grand Dauphin qui, dit-on, apercevant pour la première fois cette sorte d'ouverture dans les Jardins de Meudon, poussa un Ha ! Ha ! de surprise. Ainsi, un mot, tombé

chez nous en désuétude, peut nous apporter du Canada un peu de la vieille France " .

La Baie des Ha ! Ha ! ou la Baie des Hahas... ? Au fond, c'est tout comme ! Question d'épellation ! Les découvreurs de la Baie connaissaient-ils l'exclamation du Grand Dauphin dans le jardin de Meudon ? Nous ne le croyons pas. Mais la surprise, d'un côté et de l'autre, a été identique. Aussi bien le terme de " haha " peut fort bien s'appliquer, d'après la définition de Becherelle, à la baie du Haut Saguenay et notre excellent ami et maître Henri Pourrat aurait parfaitement raison de parler de la rivière ou de la Baie des Hahas.

C'est bien toujours le " What's in a name " de Shakespeare.

*
* *

L'on vient d'amputer le vieil orme de la cour du petit séminaire de trois de ses principales branches. Cet arbre a soixante-seize ans. Il avait été planté par les élèves de 1860, le 24 novembre, entre deux bordées de neige. Il avait alors sept pouces de diamètre et l'on avait introduit dans une petite ouverture pratiquée au pied de son tronc, une statuette de la sainte Vierge et un papier plié menu et contenant la liste de tous les prêtres et les élèves de cette année-là. En 1910, on célébra par une joyeuse fête le cinquantenaire de l'orme. A moins d'accident, l'arbre atteindra facilement son centenaire et vivra encore bien des années de plus.

L'on voudrait savoir ainsi l'histoire de bien des vieux arbres que l'on voit, ici et là, à Québec, parmi ces chênes aux robustes membrures, qui poussent aux alentours des Plaines d'Abraham, ces hêtres à l'écorce lisse et ces grands pins aux aiguilles bruissantes qui se dressent le long du chemin Sainte-Foy où se penchent au bord de l'historique Côteau Sainte-Geneviève.

Que d'intéressantes choses ces vieux arbres ne pourraient-ils pas nous raconter : faits glorieux, tragédies. Ils sont, la plupart, en autant que l'on puisse déterminer l'âge des arbres, près de deux fois séculaires. Ayant beaucoup vécu, ils ont beaucoup vu. Ils ont dû aussi beaucoup retenir. Ainsi, j'ai à peu près constamment sous les yeux des ormes gigantesques qui d'un côté ombragent la route Sainte-Foy et de l'autre se penchent au dessus des pentes abruptes du Côteau Sainte-Geneviève qui dévalent vers la vallée de la rivière Saint-Charles. Ces ormes-là devraient pouvoir en raconter de bien bonnes si je pouvais comprendre le silencieux langage de leurs ramures. Car ils sont assurément deux fois centenaires ces arbres mélancoliques qui, comme ceux qui en savent long, regardent, narquois, ceux qui passent près d'eux.

De combien d'embuscades d'Indiens, par exemple, n'ont-ils pas été les témoins? Je sais que l'un d'eux voudrait absolument me raconter un éclatant souvenir. Laissons-le donc parler. Il est tout rabougri et si vieux qu'il n'a presque plus que le tronc et quelques branches. Il ne vit plus que par une sorte de miracle; plus une seule feuille, comme ces vieillards parmi les humains qui n'ont plus un seul cheveu.

On était en 1755, vers le milieu de mai, — Louis XV régnant en France, — une escouade de militaires prenaient le goûter sous un bosquet touffu de peupliers, le long de la route Sainte-Foy. Ces militaires portaient de bruyantes santés au maréchal de Saxe qui venait de gagner la fameuse victoire de Fontenoy dont on venait d'apprendre la nouvelle au Château Saint-Louis. On était tout à la joie. De même que ce jour où sous les mêmes arbres de Sainte-Foy les plus hauts représentants de la société québécoise d'alors apprirent la nouvelle d'une autre victoire, bien chère, celle-là, au cœur de tous les habitants de la colonie: la victoire de Carillon. Encore de la joie!

A cette époque, Villa Belmont, qui était alors situé à quelques arpents de l'endroit où j'écris ces lignes, était le rendez-vous du beau monde de Québec. Elle avait appartenu aux pères Jésuites et ensuite à l'intendant Talon, en attendant que cette propriété passât, au début de la domination anglaise, au général Murray qui, des fenêtres de ce petit château d'où l'on embrassait toute la plaine environnante, a dû, bien souvent, revivre par la pensée les héroïques péripéties de sa lutte avec le marquis de Lévis précisément dans cette plaine qui s'étend autour de Belmont.

Or, à l'époque de Carillon, si l'on en croit Emily Montagne, les jardins de Belmont était le Hyde Park de Québec; et c'est là que se trouvait réunie toute la belle société, le 8 juillet 1759, quant on apprit la belle victoire de Montcalm à Carillon. Il y eut de grandes réjouissances et, aux échos des plaines d'alentour, on lança force vivats à Montcalm et à "nos milices".

Voilà un joyeux souvenir, mais quelles tragédies ensuite dans ce même petit coin de terre des Plaines d'Abraham!

*
* *

Lorsque maintenant, les beaux soirs, de la ville l'on tourne ses regards du côté de la rivière Saint-Charles, l'on aperçoit, brillant dans l'ombre du domaine Lairet, une immense croix lumineuse, dont les reflets trambloient dans les eaux de la Petite Rivière. C'est la Croix de Jacques Cartier.

L'année dernière, quelques citoyens avaient eu l'heureuse idée de suggérer au Conseil de Ville d'illuminer, durant la belle saison, la croix qui marque l'endroit précis où Jacques Cartier et ses compagnons passèrent le terrible hiver de 1536. Le Conseil accueillit favorablement cette pieuse et patriotique suggestion et, il n'y a pas plus de trois semaines, la réalisait.

Et maintenant, chaque soir, si nous tournons les yeux de ce côté, il nous vient aussitôt à l'esprit toutes les péripéties de l'un des plus héroïques exploits humains dont la terre d'Amérique ait été la scène. Car plus on étudie les voyages de Jacques Cartier, surtout le deuxième, plus l'on s'émerveille des "gesta Dei per Francos", accomplis du côté de l'Amérique, plus spécialement du Canada.

Quel terrible chapitre d'un merveilleux roman d'aventures s'ouvre ce 14 septembre 1536, jour de la fête de l'Exaltation de la sainte Croix, quand à l'heure où

Les rayons du soleil couchant sur l'onde pleine
Jettent de leurs reflets la lumière incertaine,
En face du rocher où Québec, voit surgir,
Trois navires portant les couleurs de la France,
A la rive sauvage où le flot les balance,
Lentement viennent atterrir.

... Et, ce jour-là, en effet, les trois navires de Cartier, La Grande Hermine — vaisseau amiral — La Petite Hermine — ancien Coulieu de Saint-Malo, — la galiote L'Emerillon, sous le commandement du capitaine Guillaume LeBreton-Bastille, — les trois navires portant en tout 110 hommes — pénétraient dans la rivière que Cartier nomma sur le champ Sainte-Croix, que les sauvages appelaient Cabir-Coubat et que plus tard, les Récollets nommèrent Saint-Charles en l'honneur du Père Charles de Boues, Grand Vicaire de Pontaise, et fondateur de leur ordre dans la Nouvelle-France.

Les petits navires du Malouin sont salués, sur les deux rives, par les cris de joie des habitants de Stadaconé, aujourd'hui, Québec, résidence de l'Agouhanna, grand chef des tribus indiennes du "royaume de Canada", qui était allé, quelques jours auparavant, saluer Cartier arrivant à l'Ile à laquelle il donna le nom de Bacchus — Ile d'Orléans.

A l'endroit où brille la croix d'aujourd'hui, Cartier débarque et établit un fort temporaire. Et là, le roman d'aventures commence... Il serait trop long de le raconter. Si on l'écrivait, un jour, quels beaux titres de chapitres il y aurait à faire "La Conspiration de Taignoagny et Domagaya". Ce qui se trame dans l'ombre", "Le Traître Taignoagny", "Le dieu Cudraygny", "L'Emerillon à Hochelaga", "A Ochelai", "La petite otage", "La découverte du Mont-Royal", etc., etc. Que d'autres passionnants chapitres encore, en effet, où l'on broderait sur les piquants récits que fait Cartier sur les mœurs et les coutumes des sauvages dont il recoit l'"obédience", de Stadaconé à Hochelaga, aller et retour, puis, ce retour au Havre Sainte-Croix, à Québec, l'hivernement, l'épidémie de scorbut, l'origine de la bonne "pipée de tabac canadien", les récits de Donnacona, sur les "hommes blancs vêtus de drap de laine" du "Royaume de Saguenay", sur les "Piquemeyens" qui n'ont qu'une jambe, le voyage de chasse des traîtres, le vœu de Jacques Cartier, "Rocamadour", le guet-apens du découvreur, l'abandon de la "Petite Hermine", etc., etc.

Quel beau roman vraiment à faire rêver un Claude Farrère.

Et c'est tout cela que rappelle, chaque soir, à Québec, depuis un mois, ceux qui tournent leurs regards du côté de l'embouchure de la petite rivière Lairet où s'élève la croix lumineuse de Jacques Cartier.

*
* *

Nous commençons la saison du golf. Elle est toujours brillante dans notre district de Québec où les passionnés du jeu cher aux millionnaires américains peuvent se payer le luxe de "links" magnifiques : citons seulement, en passant, ceux de Montmorency, de la Pointe-au-Pic et de Tadoussac, qui ont été fréquentés par des célébrités comme le Prince de Galles, l'ex-président Taft et d'autres.

Mais la saison du golf, comme celle de la chasse et de la pêche, est l'occasion de bien bonnes histoires. On veut toujours battre la dernière contée. Ces histoires de golf sont aussi pittoresques que celles dont les chasseurs et les pêcheurs sont les narrateurs enthousiastes. Pêcheurs, chasseurs et golfeurs sont tous un peu Marseillais, encore que le golf ne fleurisse guère sur les bords du Vieux Port ou encore aux environs de la Cannebière.

Les balles des golfeurs font des parcours inouïs ; elles accomplissent des performances fabuleuses ; elles rasent le sol sur des distances effrayantes, montent vers le ciel à des hauteurs vertigineuses, roulent sur les "greens" comme des astres animés d'un mouvement rotatif féérique. Que d'exploits !

Au cours des vacances passées, les étés derniers, dans une place d'eau laurentienne qui jouit d'un "link" très fréquenté, je me suis amusé à noter les divers exploits que se racontaient les uns aux autres de passionnés golfeurs. Vrai, il y en a de bien bonnes.

Il y a l'histoire de la balle qui, bien envoyée, avec un bon ballant, retombe dans le trou du premier coup. Il y a aussi l'exploit tartarinesque de la balle lancée pour lui faire franchir un obstacle et qui, d'abord, frappe l'obstacle, ricoche une première fois, vient frapper la tête du joueur, lequel s'évanouit presque, et, enfin, après avoir ricoché, une deuxième fois, bondit et saute par dessus l'obstacle. J'ai aussi entendu un joueur raconté qu'il a lancé sa balle en la plaçant sur un verre de montre en guise de dé au premier coup et qui a gagné son pari.

Mais on n'en finirait plus de raconter tous les exploits des golfeurs ; leurs balles ont toutes les vertus du plomb des chasseurs et des lignes des pêcheurs.

J'ai toutefois gardé la meilleure pour la fin. Celle-là, on voudra bien la juger la plus surprenante de celles qui ont été narrées sur les "links" où, comme on peut le constater, on en relate de mirifiques. Cela se passait sur un "green" du district de Québec et on l'a jugée de la plus stricte authenticité. Un golfeur lança sa balle au dessus d'une rivière à saumons ; la balle vole à fleur d'eau ; un énorme saumon, qui guettait des mouches au soleil

volant au dessus de l'eau, prend la balle qui passe probablement pour un insecte d'une espèce inconnue, mais alléchant quand même. Il la happe, au passage, d'un bond. L'imprudent... il était tout près de l'autre rive. La force vive de la balle entraîne le poisson qui va retomber à sec sur le rivage où l'on se saisit de lui ainsi, naturellement, que de la balle qu'il avait déjà dans le ventre. Té, mon bon, que le meilleur golfeur de Laval-sur-le-Lac en raconte une meilleure...

*
* *

C'est presque rengaine que de parler encore des fortifications de Québec. Depuis quelques années, à chaque session fédérale, l'un de nos sympathiques députés de Québec ramène la question sur le tapis de la Chambre des Communes et le discours qu'il prononce sur la restauration et la conservation des fortifications de Québec fournit de la bonne matière pour les journalistes pendant plusieurs jours. Mais après, c'est tout. L'on continue d'oublier l'état délabré de nos vénérables fortifs contre lesquels s'acharnent les intempéries...

Mais voilà qu'un journal local, tel, naguère, Maurice Barrès, en France, élevant la voix en faveur des vieilles églises de France, vient de soulever l'intérêt des Québécois en parlant de la "grande pitié des Remparts de Québec". Les remparts de Québec, nos bons vieux remparts, uniques en Amérique, vraie curiosité d'un âge déjà vénérable, nos remparts menacent ruines de toute part ; ils s'effritent, se désagrègent, ils menacent en maints endroits de s'écrouler ni plus ni moins que s'ils étaient l'objet d'un siège. Et c'est bien, en effet, d'un siège qu'ils sont les victimes : le siège d'un féroce ennemi, le Temps.

Sera-t-on, enfin, sensible à la grande pitié des remparts de Québec ? A part le Promontoire, la dentelure archaïque des remparts est, à vrai dire, la seule et première chose qui attire, tout d'abord, l'attention de l'étranger qui arrive chez nous et qui lui rende, tout de suite, sympathique à ses yeux notre vieille ville. Quoi, en plein dans le nord de cette jeune Amérique, une ville fortifiée dans le vieux style, comme il en existe dans les plus anciennes parties de la vieille Europe ! L'étranger ose à peine en croire ses yeux.

Pourtant, nos fortifications ne datent que de 1823, à peine trois années de plus d'un siècle et nous entendons, ici, des fortifications dans le sens d'une enceinte de pierre renfermant toutes les habitations d'une ville, car les travaux de défense dont on voit les ruines à Halifax et à Kingston ne constituent pas des fortifications d'un caractère élaboré comme celles de Québec qui sera toujours la seule ville de toutes les Amériques possédant des "fortifs" de siège.

Mais que sont ces remparts de Québec pour lesquels on demande pitié ? C'est une partie de toutes ces vieilles fortifications qui s'étendent de la Citadelle jusqu'au Cap — parallèlement à la rue d'Auteuil, — près de la Côte

du Palais, et qui, après avoir longé la rue des Remparts proprement dite, au nord, tournent à droite en suivant la crête du Cap, jusqu'à la Terrasse Dufferin, au pied du Bastion du Roi, lequel est soudé à la Citadelle.

Ces murs de Québec tels que nous les voyons aujourd'hui furent érigés de 1823 à 1832 d'après les plans de Holland et Twiss approuvés par le duc de Wellington ; ils ont coûté au gouvernement impérial la somme de \$35,000.00 — ce qui coûterait, aujourd'hui, au moins, un million. — Il ne reste cependant aucun vestige des travaux de défense faits au temps de la domination française. N'importe, c'est l'évocation d'une époque tragique, déjà lointaine, unique en terre d'Amérique et qu'il est de notre devoir et de notre intérêt de conserver.

*

* *

On a discuté, ces jours derniers, dans une assemblée publique tenue dans un quartier suburbain la question saugrenue de combler l'historique petite rivière Lairet, de la faire disparaître à jamais de nos yeux mor els pour la raison qu'elle serait nuisible à ceux qui ont à la traverser souvent. Heureusement l'on a trouvé une autre solution au problème en constatant que la construction d'un pont coûterait moins chère que la disparition de la Lairet ; en effet, le pont coûterait \$4,000 et le remplissage de la petite rivière exigerait tout près d'un million. L'on a opté pour le pont, évidemment. D'autant plus qu'en prolongeant seulement la discussion sur ce projet de faire disparaître la petite rivière Lairet, l'on commettait ni plus ni moins un crime historique.

Il eut fallu alors demander la protection de la Commission des Monuments Historiques, qui aurait eu le devoir d'inclure dans son programme non seulement la conservation des monuments historique en pierre ou en bronze ou en bois, mais aussi les rivières historiques, les Vandales commençant à s'acharner à ces dernières comme ils en voulaient depuis longtemps aux premiers.

Et la pauvre et humble petite rivière Lairet, plutôt simple ruisseau, est entrée, pour un instant, dans le domaine de l'actualité. Elle était bien oubliée, la petite rivière, nous allions dire depuis Jacques Cartier, en 1536, mais nous nous reprenons pour dire depuis 1843, alors qu'à son embouchure, sur la rivière Saint-Charles, l'on a cru découvrir, à cinq pieds dans la vase des berges, les débris de la Petite-Hermine de Jacques Cartier que ce dernier avait abandonnée là, après le terrible hiver de 1536 que le découvreur et ses compagnons avaient passé dans la bourgade de Stadin, aux abords de la rivière Saint-Charles où se dresse, aujourd'hui, la Croix de Jacques Cartier et où ce dernier eut à lutter à la fois contre le scorbut qui lui enleva vingt-cinq hommes et les ruses des sauvages de Stadaconé. Cette année-là, — 1843. — la petite rivière Lairet entra dans l'actualité après une léthargie de plusieurs siècles qui remontait même avant la

fondation de Québec puisque Champlain et ceux d'après lui n'ont jamais dit un mot de la petite rivière.

Cette année 1843 donc, un chasseur du nom de Michel Boivin eut à traverser la rivière Lairet sur un petit pont naturel qu'il découvrit être la carcasse d'un petit navire. Cela l'intrigua naturellement et il chercha à se renseigner auprès de l'ingénieur en chef de la cité, alors M. Joseph Hamel. Celui-ci confia la découverte du chasseur à l'historien F.-X. Garneau, à M. G.-B. Faribault et à un M. Decarreau. On fit une enquête dont le verdict fut que cette carcasse de navire était bel et bien celle de la Petite Hermine, abandonnée là en avril 1638 par Jacques Cartier qui, en effet, dans le " *brief récit* " de son deuxième voyage au Canada, dit " *Nous étions si affaiblis, tant de maladies que de gens morts, qu'il nous a fallu laisser un de nos navires au dit lieu de sainte Croix* ".

La Société Littéraire et Historique de Québec fit don de la trouvaille de l'épave au musée municipal de Saint-Malo, patrie de Jacques Cartier, où l'on peut voir, disposées en forme de pyramide, toutes les pièces des " *débris du navire la Petite-Hermine de Saint-Malo que Jacques Cartier fut contraint d'abandonner au Canada en avril 1638* ".

Plus tard, il s'éleva une discussion à ce sujet entre les chercheurs historiques de Québec. Feu le Dr N.-E. Dionne, ancien conservateur de la bibliothèque de l'Hôtel du Gouvernement, prétendit que la carcasse du navire trouvée par M. Michel Boivin à l'embouchure de la Lairet ne pouvait pas être celle de la Petite-Hermine de Jacques Cartier. Il donnait pour soutenir sa prétention de vigoureux arguments. La question n'a jamais été résolument tranchée et l'on continue encore, à Saint-Malo, de montrer aux visiteurs du musée Municipal, les " *débris du navire la Petite-Hermine trouvés au Canada* ". Qui a raison ? Nescio.

Qu'importe ! la petite rivière Lairet est historique et il faut la conserver. Ne serait-ce, d'ailleurs, que pour le fait assez curieux, — caprice géographique, — que le dessin de ses nombreux méandres donne, sur un papier, ou un plan, le profil exact de Jacques Cartier. . .

DAMASE POTVIN.

Les fromages vont avec l'assiette au beurre.

* * *

Le plus grand mal que puisse nous faire un ennemi, c'est d'accoutumer notre cœur à la haine.

* * *

L'ennui est entré dans le monde par la paresse.



AU PARNASSE CANADIEN

TABLEAU

*Dans un cloître rustique au milieu du silence,
Un très vieux moine assis joue un adagio ;
On sent que sous l'archet l'esprit plane et s'élançe
Dans la fresque et l'éclat d'un oratorio.*

*Sous le portique ouvert sur la nature immense,
Où l'été sur les champs étend son clair manteau,
Une femme endeuillée, écoute éprise, et pense
Aux doux espoirs promis par delà le tombeau.*

*Communion magique où la douleur humaine
Demande à la pitié de soulever sa chaîne ;
Avant de se jeter aux pieds du confesseur.*

*La pénitence sent un charme envahisseur
Qui la fait hésiter devant même la grâce,
Tant la matière reste en nous forte et tenace.*

15 juin 1926.

W.-A. BAKER.

NUIT D'ÉTOILES

A Alphonse Désilets, hommages
confraternel.— C. D.

*Une goutte de feu qu'un peu de jour harcèle,
Toute pâle est tombée, on ne sait d'où vraiment,
Et puis une autre, une autre ; il pleut au firmament
Puis l'orage infini s'y déchaîne et ruisselle.*

*Va-t-il tomber sur nous ? . . . Le ciel est plus clément ;
Il retient le brasier et filtre l'étincelle.
C'est du jour distillé qui pour nous s'amoncelle,
Et nous aurons le rêve au lieu du diamant.*

*La blonde Poésie, essence des étoiles,
Étendra, comme un peintre animant mille toiles,
Son flot d'argent liquide aux pentes de nos toits.*

*Tends ta coupe rustique au-dessous d'eux et bois,
Poète ! Car l'étoile où tu bus ce cinname
Comme en un autre ciel se reforme en ton âme . . .*

Juin 1926.

Clovis DUVAL.

VEILLE DE FÊTE

BERCEUSE

A une jeune fille.

*Quelques heures encor au sablier du Temps,
Encore quelques soupirs,— encor quelques instants,
Et l'airain au timbre sonore,
Vibrant comme le cœur d'un nouvel épousé,
Comptera sur ton front, comme autant de baisers,
Dix-neuf printemps tissés d'aurore !*

*Quelques heures encor . . . — Mais tandis que ma voix .
Te chante comme chante un rossignol des bois
L'âme de tendresse voilée ;
Toi, belle d'abandon, sereine à l'infini,
Tu dors, comme repose en la tiédeur du nid
La fauvette de la vallée.*

*Dors ! — Dors bien doucement jusqu'à ce que, joyeux,
L'aube, frais et riant, vienne, baisant tes yeux,
Gais comme un chant, doux comme une aile,
Te redire tout haut ce qu'en mon cœur, tout bas,
J'ai rêvé d'effeuiller de roses sous tes pas
Et de rayons dans tes prunelles !*

J. HARVEY.

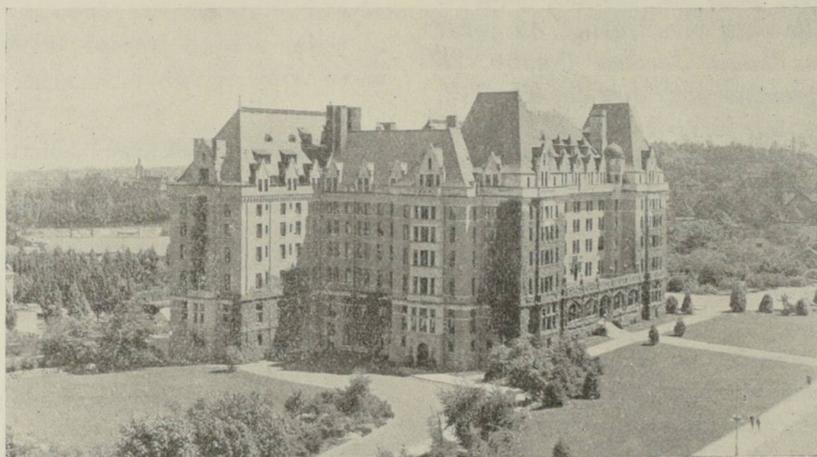
Eldred, Sask.

STROPHE POUR ALBUM

*“ Aimons-nous ! — Soyons seuls sur la terre ! aimons-nous,
Aimons-nous de tout l'être, aimons-nous à genoux ;
Soyons l'un pour l'autre ineffable !
Soyons Adam et Eve au sein du Paradis ! . . . ”
Je disais.— Le Serpent siffleur me répondit :
—“ Poète ! je ris de ta fable ! . . . ”*

JOSEPH HARVEY.

Eldred, Sask.



L'HOTEL EMPRESS A VICTORIA.

La Saint-Jean Baptiste

“ Nous sommes maintenant un peuple, un peuple dont l'histoire s'écrit depuis plus de trois siècles, et nous avons écrit les chapitres les plus glorieux quand “ les autres arrivèrent ”. De plus, il n'y a pas, dans toute l'étendue du pays, un coin de son sol qui n'ait été arrosé du sang de nos ancêtres, missionnaires et soldats. Ceux-là ont laissé partout ici, une empreinte ineffaçable, l'empreinte de la civilisation française.

“ Enfin, après que notre vieux drapeau eut replié ses ailes, après que les luttes qui suivirent furent, en partie, éteintes, nous fûmes l'une des deux races fondatrices de la Confédération qui nous assura le respect de notre individualité. Or, les peuples constitués, fondés solidement comme le nôtre, ont leur fête nationale, bien à chacun d'eux. Nous sommes en droit d'avoir la nôtre ; le jour du 24 juin marque une fête essentiellement canadienne-française. C'est de tradition et il importe que cette tradition soit officiellement consacrée par l'autorité du pays ; et la seule Législature française d'Amérique, en faisant ce beau geste, affirmera notre fierté nationale.”

Telles furent les grandes lignes du discours prononcé à l'Assemblée Législative de Québec, pendant la session de 1924, par M. Ernest Tétreau, député de Montréal-Dorion en présentant la deuxième lecture d'un bill décrétant fête légale le jour de la Saint-Jean-Baptiste.

Le projet fut ensuite discuté au Conseil Législatif où d'autres voix éloqu岸tes se firent entendre. Puis, “ le jour que nous célébrons ” — formule très simple qui résume notre fête nationale, — fut consacré jour férié. Il devenait plus que jamais le jour de la petite patrie canadienne-française.

Ce jour-là est déjà vieux d'un nombre respectable d'années. Il est aujourd'hui presque nonagénaire car il y a près de quatre-vingt-dix ans que notre Société Saint-Jean-Baptiste faisait son apparition sur la scène du monde. L'heure était alors triste et sombre pour notre race. Nous traversions l'une des crises les plus périlleuses de notre existence nationale. Alors, bien des gens, après tant de luttes, nous croyaient, enfin, à l'agonie. L'échafaud avait même dressé sa triste silhouette parmi nous. Des têtes étaient tombées et l'exil ouvrait ses portes, complétant l'œuvre du gibet.

Notre existence allait-elle sombrer ?

Parmi, tous, les dangers qui nous menaçaient le plus il y avait l'horrible apostasie nationale. C'est à ce moment que naquit la Société Saint-Jean-Baptiste ; elle donna le signe du ralliement. Et les fondateurs eussent pu crier, alors, comme pendant la dernière guerre, dans les tranchées du nord de la France : “ Debout, les morts ! ”

Nous fumes sauvés !

Et ce salut, ce fut le travail impérisable de la Société Saint-Jean-Baptiste qui avait arrêté, en apparaissant, l'œuvre de l'apostasie, ce qui eut pour effet de mater l'ostracisme. Ce fut donc à l'heure terrible des doutes, des appréhensions, des angoisses et de la confusion que se leva “ le jour que nous célébrons ”.

La Société Saint-Jean-Baptiste n'a pas la prétention de s'attribuer le mérite de toutes les victoires remportées depuis ; mais elle a le droit de réclamer sa part d'honneurs, de luttes et de sacrifices ; et cette part est large. C'est pourquoi, il importe, chaque année, de consacrer un jour pour nous

tourner vers le passé. C'est plus qu'un devoir, c'est une nécessité.

Nous pouvons célébrer sans honte la Saint-Jean-Baptiste et nous rappeler avec fierté, la célébration de la première fête Nationale. Ce fut le 24 juin 1842, voilà quatre-vingt-quatre ans, que fut célébrée pour la première fois à Québec la fête nationale des Canadiens-Français. L'idée de cette célébration avait été lancée, quelques semaines auparavant, dans le *Fantasque* par M. Aubin qui faisait aux Canadiens un appel chaleureux leur demandant de s'unir en association fraternelle et protectrice. Invités par une circulaire qui fut distribuée le dimanche matin, à l'issue de la messe, un grand nombre de citoyens s'assemblèrent après les vêpres, à l'“Hôtel de la Tempérance” situé, sur des Fossés, à Saint-Roch, afin de jeter les bases de l'association. Le Dr M.-P.-M. Bardy, appelé au fauteuil présidentiel, expliqua avec éloquence et patriotisme l'objet de l'assemblée. Une résolution fut passée dont les termes portaient la fondation de la Société Saint-Jean-Baptiste. Et le Dr Bardy fut, séance tenante, élu premier président de la nouvelle société.

Huit jours après l'on célébrait, très brillamment, la première fête nationale qui débuta sous les plus heureux auspices. Un temps radieux favorisa les diverses manifestations de la journée ; il y eut messe solennelle à la cathédrale et longue procession à travers les rues de la ville.

Mais on rapporte un incident assez désagréable pendant ce défilé. En ce temps-là, les Canadiens Français avaient un drapeau qui était de trois couleurs : blanc rouge et vert. Or, l'apparition des couleurs canadiennes-françaises dans les rues de la ville surexcitèrent quelques têtes chaudes qui virent dans ce drapeau l'emblème révolutionnaires des patriotes de 1837. Car on sait que le parti Papineau s'était donné un drapeau de ralliement aux couleurs vertes blanches et rouges. Le défilé passait par la rue Saint-Vallier quand un groupe organisé se précipita sur la bannière pour l'enlever de force ; mais de rudes gaillards qui entouraient le drapeau le défendirent vaillamment et les couleurs canadiennes-françaises, victorieuses, continuèrent de flotter triomphalement pendant tout le parcours de la procession. A cette époque peu éloignée de 1837-38, il fallait peu de choses pour soulever les défiances. Le lendemain, il y eut même, dans la *Quebec Gazette*, une protestation contre le drapeau sous lequel se ralliaient les Canadiens Français. Et l'on craignit rien moins qu'une nouvelle révolution.

Pourtant, ce jour-là même, les 1200 membres de la nouvelle société se portaient tous au devant du nouveau gouverneur général du Canada, Sir Charles Bagot, pour lui témoigner par leur présence la fidélité des Canadiens Français à la Couronne Britannique. Et c'est à cette occasion que Sir Charles Bagot, contemplant cette foule qui l'acclamait, ne put s'empêcher de dire au maire Caron : “ Mais c'est un peuple de gentilhommes ”.

Rappelons encore que l'année suivante, lors de la célébration de la deuxième fête nationale, tous les membres de la procession de la Saint-Jean-Baptiste portaient un crêpe sur leur chapeau en signe de deuil pour le même Sir Charles Bagot, décédé, le mois précédent, à Kingston.

Damase POTVIN

Le Docteur Amédée MARSAN

UNE VIE DE MÉRITE.— UNE CARRIÈRE VRAIMENT BELLE.— UNE LUMIÈRE
MAÎTRESSE DE NOTRE AGRICULTURE PROVINCIALE.—
UN VÉRITABLE CHEVALIER DU TERROIR.

Texte d'une conférence du Révérend Père Léopold, de la Trappe d'Oka, donnée à Québec, le 12 avril 1926, en séance publique de la Société des Arts, Sciences et Lettres, sous la présidence d'honneur de l'honorable J.-Edouard Caron, ministre de l'Agriculture.

ALLOCUTION DU PRÉSIDENT

M. ALPHONSE DÉSILETS, INGÉNIEUR AGRONOME,
PRÉSENTANT LE CONFÉRENCIER

Tout le monde sait que la vie monastique, rigoureuse et sévère, de La Trappe, est faite de prière, de jeûne, de travail, et de silence. Les grands ordres religieux contemplatifs, Bénédictins, Chartreux et Cisterciens, s'adonnent à la méditation des vérités éternelles par où l'homme s'élève jusqu'à la connaissance parfaite de Dieu. Loin des vains bruits du monde, dans le silence et l'humilité de leur vie, des hommes à la foi éclairée et au génie puissant ont élaboré, le long des siècles passés, les problèmes de la science, les rudiments de l'art, et les assises profondes de la civilisation. Si vous aimez l'histoire, vous relirez avec passion les récits merveilleux que le comte de Montalembert relate dans son *Histoire des Moines d'Occident*. Ce sont les grandes armées de conquérants silencieux, munis de la charrue et de la croix, qui ont ouvert les forêts de l'Europe au monde civilisé.

Et, c'est en août 1881 que l'abbaye de Bellefontaine nous délégua les fondateurs de La Trappe Notre-Dame-du-Lac, à Oka, sur le lac des Deux-Montagnes. Dans le court espace de douze ans, un petit groupe de religieux transformait en un vaste pays agricole ce lieu inaccessible et sauvage que des mortels ordinaires avaient abandonné durant plus d'un siècle. Bien plus : conformément à sa mission d'agricultrice, La Trappe d'Oka fondait, en 1893, une École d'agriculture modèle, qui devint au bout de quinze années l'une des plus intéressantes facultés de l'Université de Montréal.

Ceux qui ont eu l'avantage de visiter des institutions semblables, en Europe, ont constaté avec un légitime orgueil que nous avons bien peu de choses à leur envier. Nos collègues agricoles de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, de Bellevue et d'Oka, sont aménagés de laboratoires, d'outillages et de matériel d'enseignement plus modernes que dans les vieux pays. La clairvoyance d'un ministère prudent et éclairé supporte généreusement une bonne part du fardeau matériel de ces écoles. Des professeurs éminents y consacrent leur vie à former des générations d'agriculteurs instruits, avisés et pratiques. Et le jour n'est peut-être pas loin, où l'une de ces écoles pourra monter au rang des Universités d'agriculture, dont notre province agricole de Québec fera sa gloire.

C'est pour correspondre aux vœux et au dévouement de notre Société des Ingénieurs

agronomes que le R. P. Léopold consent à nous entretenir de la vie et des œuvres de l'un des pionniers de la science agronomique au Canada. Celui qui fut, durant plus d'un demi-siècle, le guide éclairé de nos meilleurs cultivateurs, et leur ami désintéressé, celui qui fonda l'École d'agriculture de L'Assomption en 1867 ; à qui fut accordé officiellement le premier titre d'Ingénieur agricole, en 1868 ; qui, pendant vingt et un ans, donna sa science et son cœur à la formation des apôtres de la vie rurale en cette province, comme professeur et directeur scientifique à l'Institut d'Oka ; le Dr Isidore-Joseph-Amédée Marsan avait bien mérité de son pays.

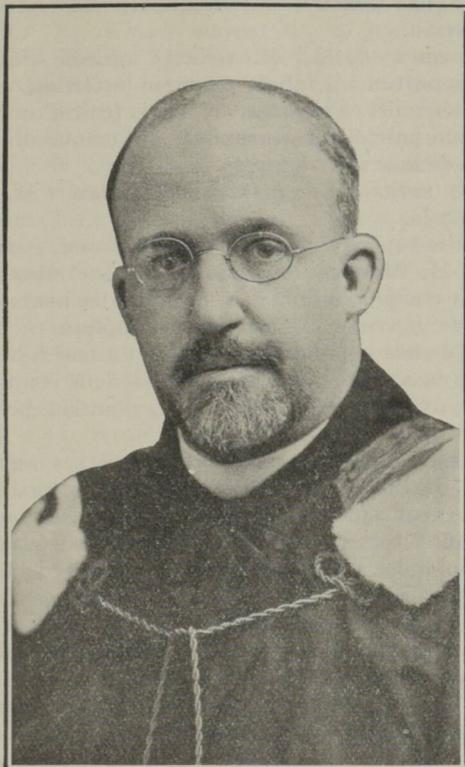
Aussi bien, est-ce pour reconnaître publiquement ses innombrables mérites, que ses disciples et ses amis ont résolu de lui élever un monument. Cette œuvre d'art, que l'artiste québécois Georges-Henry Duquet, membre de notre Société des Arts, Sciences et Lettres, exécute présentement à Paris, sous la surveillance du maître-sculpteur Félix Bonneteau, se dressera, en septembre prochain, dans les parterres du collège de L'Assomption, au milieu du village où le Dr Marsan a vécu sa vie de famille. De grandes solennités marqueront le dévoilement de sa statue. Et désormais, le bronze et le granit rediront la gloire pure de cette carrière dont le conférencier de ce jour veut bien nous retracer les grandes lignes.

LA CONFÉRENCE DU R. P. LÉOPOLD

Il y a deux ans, la presse du pays et en particulier celle de la province de Québec nous invitait à nous incliner pieusement devant la tombe de ce bon et modeste serviteur de la patrie que fut M. Isidore-Joseph-Amédée Marsan, premier docteur ès sciences agricoles de la province de Québec, lauréat du Très Grand Mérite Agricole, professeur émérite d'agriculture, pionnier du progrès agricole de cette province.

Le souvenir du regretté M. Marsan est resté gravé dans tous les cœurs, et, je le dis avec fierté, ce sont les cœurs qui, aujourd'hui s'unissent, pour donner à leur inaltérable souvenir la forme sensible d'un monument qui sera bientôt élevé dans la paroisse natale de ce héros de l'agriculture, la petite ville de l'Assomption, monument qui redira aux générations futures les trois grands amours qui firent battre son cœur pendant plus d'un demi-siècle : son Dieu, son foyer, son sol natal.

Mais comment vous parlerai-je de M. Marsan, de sa vie aussi féconde que laborieuse, vie modeste, il est vrai, mais qui eut un rayonnement si particulier, si décisif sur la classe agricole de notre province ? Le mieux serait peut-être de rappeler, en les précisant, les éloges aussi autorisés que multiples, prodigués par tous ceux qui ont eu soit à parler soit à écrire sur la carrière de cet apôtre de l'agriculture,



Le R. P. Léopold, Trappiste, du monastère d'Oka

dont la mission providentielle fut de créer, de développer, de conduire à bonne fin une nouvelle mentalité agricole, basée sur la science agronomique, apte à mieux utiliser les immenses ressources agricoles de la province de Québec. Mais, tout en m'inspirant de ces éloges, faits dans des termes appropriés et choisis, permettez-moi de synthétiser en trois mots cette grande et fructueuse carrière en empruntant au célèbre dominicain Savanorole cette pensée qui vient opportunément à ma mémoire : *Il n'y a pas, disait-il, de vraie beauté sans lumière, et pas de lumière sans Dieu. Beauté, lumière et Dieu, cette trilogie résume toute la carrière de M. Marsan. Sa carrière fut vraiment belle ; elle fut la lumière maîtresse de notre agriculture provinciale ; et, selon les desseins de Dieu, elle fut parfaitement chrétienne.*

M. MARSAN EUT UNE CARRIÈRE VRAIMENT BELLE

A mon sens la vraie beauté d'une carrière humaine est moins — si elle y est du tout — dans l'éclat de certains actes extraordinaires qui suffisent, dit-on parfois, à illustrer une vie, que dans la direction donnée et suivie vers un but déterminé.

Ces actes extraordinaires sont souvent motivés et produits par des circonstances qui n'ont rien du tout de commun avec la vraie beauté, ou si l'on veut le mérite intrinsèque d'une vie, d'une carrière. "La beauté, le mérite d'une vie, disait un ex-président des États-Unis, Roosevelt, consiste dans la poursuite et dans la réalisation d'un idéal."

Et c'est précisément ce que je trouve dans la carrière de M. Marsan.

Quel fut l'idéal de M. Marsan ?

On peut l'entrevoir dès sa toute jeunesse, où son caractère d'homme séricieux, prématuré comme sa naissance, se dessi-

nait d'une façon précise. Son plaisir, alors qu'il n'avait que douze à treize ans, c'était d'aller veiller le soir, chez les vieillards du voisinage, pour les interroger, les écouter et tirer profit de leurs observations sur diverses questions d'agriculture qui l'intéressaient déjà.

En 1858, à quatorze ans, il entre au collège de l'Assomption, d'où il sort après un cours aussi complet que brillant, toujours le premier de ses classes, préparé par sa belle intelligence et ses succès à rivaliser, dans les carrières professionnelles, avec des condisciples aussi distingués que furent, pour n'en citer que quatre : Sir Wilfrid Lautier, les honorables Jetté et Tarte, le R. P. Lacasse, O. M. I. Très engageante, la carrière du droit s'ouvrait devant lui. Il entre comme clerc au bureau de feu le juge Loranger, dont il conserva toujours un souvenir ému. Sa cléricature terminée, il n'avait qu'à se présenter au Barreau pour y être admis. Le titre d'avocat lui souriait, et ce fut, comme il l'a dit lui-même, la grande tentation de sa vie de le décrocher, en prévision des avantages qu'il pourrait lui procurer.

Mais sa vocation, dit la *Revue agronomique canadienne*, l'appelait ailleurs qu'au temple de la Chicane.

Comme par une claire-vue de la mission à laquelle il était destiné, il renonce, sans hésitation, à ce titre et se dit : "Je veux faire de l'agriculture ma carrière toute entière ; Dieu pourvoira aux autres choses de ma vie."

On comprend mieux aujourd'hui qu'alors le sens d'une telle détermination, aussi radicale que surprenante, et c'est avec une joie doublée d'espérance, que l'on voit toute une élite de jeunes gens qui, ayant fait un cours complet d'études classiques, consacrent eux aussi, à l'exemple de M. Marsan, leur vie à l'avancement scientifique de l'agriculture. Mais cet événement incroyable : un jeune homme instruit, très doué, abandonner les carrières professionnelles pour se vouer à l'agriculture, produisit alors presque de la stupéfaction. "Tu brises ton avenir, tu te suicides", disaient quelques amis. "Tu es appelé à briller au Barreau, à rendre de grands services à ton pays dans la politique", disaient d'autres, et que de quolibets de tout genre. Rien n'y fit. M. Marsan resta ferme dans sa détermination : l'idéal de l'amour raisonné du sol, uni à celui de la race et de la patrie s'était à jamais emparé de son cœur, qu'on a proclamé à l'envie *franc et sans dol*.

A la demande des autorités du Collège de L'Assomption, sur les conseils du ministre de l'agriculture d'alors, l'honorable Louis Archambault, le jeune disciple de Thémis se dirige sur l'École d'Agriculture qui venait d'être fondée à Sainte-Anne-de-la-Pocatière ; et il y fut, avec feu le sénateur Landry, l'un des pionniers et des plus brillants élèves.

La pierre fondamentale, je pourrais dire, de la carrière de M. Marsan était posée ; l'idéal visé paraissait plus accessible.

L'année suivante, l'École d'agriculture de L'Assomption ouvrait ses portes et donnait de suite — c'était prévu — sa première chaire d'enseignement agricole à l'ex-disciple de Thémis, qui commença alors son rude labeur d'éducation agricole, but de sa vie. M. Marsan fut l'âme dirigeante de cette institution pendant trente ans, depuis sa fondation jusqu'à sa fermeture en 1899. Je dois à la vérité de dire que, sous sa direction, cette École fut l'une des fermes écoles les plus importantes du Canada entier.

M. Marsan avait répondu à l'appel d'une franche et impérieuse vocation. Mais l'enseignement de l'agriculture était alors une profession nouvelle, son rôle était délicat. Pour l'exercer efficacement il fallait un véritable esprit d'aspotolat : M. Marsan l'avait naturellement. Il y rencontra des difficultés, il éprouva quelques déceptions, mais il n'eut jamais de revers. Appréhendait-il parfois de fléchir à la tâche, il recourait à son vieil ami, le grand apôtre colonisateur du

Nord, Mgr Labelle, qui le réconfortait. " Ne vous découragez pas, lui disait-il, si la moisson est lente. Il faudra trois générations pour que germe la semence que vous mettez en terre."

Si la moisson était lente, le semeur, lui, les regards toujours fixés sur l'idéal à réaliser, grandissait dans l'estime et la confiance du public, et pouvait ainsi élargir sa sphère d'action éducatrice. Professeur attitré d'agriculture ; membre *ex-officio* de la Chambre d'agriculture du Bas-Canada, puis du Conseil d'agriculture de la province de Québec qui lui fut substitué en 1869 ; conférencier agricole ; promoteur, avec MM. Gigault et Saunders, des fermes expérimentales, en 1900, secrétaire des juges et rapporteur des concours du Mérite Agricole de la province de Québec, charge qu'il occupa jusqu'à sa mort, il était bien l'homme compétent pour toutes ces charges plus absorbantes que lucratives, et on dirait que la Providence les lui ménageait pour le mettre plus en contact avec nos populations rurales afin de semer au milieu d'elles l'idéal de l'amour de la terre et d'y intensifier la diffusion de la science agricole dont elles avaient besoin.

" Il faudra trois générations avant que germe la semence que vous mettez en terre ", lui avait dit Mgr Labelle. Cette troisième génération se levait avec le vingtième siècle, et M. Marsan qui l'avait éveillée devait éprouver l'indicible bonheur de voir, non seulement germer la semence mais de la voir sortir de terre, grandir, porter déjà des fruits abondants, pleins de promesses, et cela du haut d'un théâtre nouveau d'où il pourrait surveiller et contempler avec plus de satisfaction la réalisation de son idéal.

L'École de l'Assomption venait de disparaître ; mais l'École d'Agriculture d'Oka, alors en travail de formation, avait besoin d'un bras ferme et exercé pour en diriger les opérations. Bien inspiré, feu Dom Antoine, alors Abbé de La Trappe, s'adressa à M. Marsan qui, avec l'autorisation du ministère de l'agriculture, fut appelé à donner des conférences aux étudiants, puis nommé directeur des études agricoles, professeur attitré, et en 1908, directeur scientifique de la même École, devenue l'Institut Agricole actuel, affilié à l'Université de Montréal. M. Marsan occupa jusqu'en 1921 ce poste important, auquel son grand âge l'obligeait de renoncer.

La mission éducatrice de M. Marsan était à peu près terminée : sa carrière admirablement remplie, son idéal réalisé. En reconnaissance de sa science et de ses services, l'Université le nomma doyen des Sciences agricoles et, en 1921, comme couronnement de son œuvre, le lieutenant-gouverneur de la province de Québec, Sir Charles Fitzpatrick, lui remettait le Diplôme de Très Grand Mérite Spécial.

Ce titre, ces honneurs qui vinrent décorer son nom et illuminer en quelque sorte le soir de son existence, il ne les avait jamais recherchés, et, lorsqu'on les lui rappelait, il en reportait le mérite sur ceux qui l'avaient aidé dans sa tâche. Le grand méritant, c'était pourtant bien lui.

LUMIÈRE MAITRESSE DE NOTRE AGRICULTURE PROVINCIALE

J'ai dit que la carrière de M. Marsan fut la lumière maîtresse de notre agriculture provinciale : c'est la déduction naturelle de ce que je viens d'exposer. Aussi, serai-je bref à ce sujet.

Pour se convaincre de la justesse de mon appréciation, il faut se reporter à cinquante ans passés au moins, alors que les principes scientifiques de l'agriculture étaient fort ignorés. De plus, bien peu d'hommes supérieurs étaient alors préparés à en tenter la diffusion. L'éducation agricole avait en outre à contourner des obstacles quasi insurmontables : les préjugés, la routine, l'apathie, d'ailleurs excusable de la population agricole qui subissait alors la fascination de

l'émigration aux États-Unis, influence qui, malheureusement, se fait sentir encore dans les centres où la science agricole n'a pas pénétré, où sa lumière est restée cachée sous le boisseau.

L'enseignement de la haute science agricole n'était donc pas alors opportun ; il fallait préparer le terrain, créer une mentalité nouvelle, ce qui pouvait être le fruit d'un jugement exercé, d'une habileté peu ordinaire et surtout d'un amour infatigable de la science agricole.

Les vrais savants ne se fatiguent jamais : M. Marsan était de ceux-là.

Je dois dire cependant que ce titre de *savant*, couramment décerné à M. Marsan, l'a toujours irrité. " Savant, moi," disait-il, " je n'ai jamais étudié, approfondi les hautes sciences agricoles. Je me suis exclusivement appliqué à connaître les besoins de nos populations rurales, et à leur faire adopter les mesures nécessaires pour les sortir de leur condition précaire. Si j'avais tenté autre chose, j'aurais perdu mon temps."

C'est ainsi qu'il initia ses premiers élèves aux progrès futurs de l'agriculture. " Il ne faut rien brusquer, leur disait-il souvent ; presque toujours, même chez les cultivateurs les plus retors à toute amélioration, j'ai trouvé quelque chose à apprendre d'eux, ne fût-ce que le remède à apporter au mal qui les ruinait."

Tel fut le travail de M. Marsan pendant plus d'un quart de siècle : travail modeste mais laborieux ; travail difficile, mais éminemment pratique ; travail préparatoire, mais essentiellement nécessaire, dont le résultat explique l'essor prodigieux de l'agriculture dans notre province depuis un quart de siècle.

Il avait projeté la lumière sur l'agriculture de notre province, il ne s'agissait plus que de la faire rayonner plus abondante et plus intense. Et cela fut fait, grâce aux efforts persévérants de nos meilleures énergies, grâce surtout, — pour me servir des expressions de feu M. Marsan, qui lui rendait hommage, — à l'activité intelligente du ministre actuel de l'agriculture, l'honorable M. Caron, qui s'est dépensé de toutes manières pour promouvoir la science agricole dans notre province et qui a mérité de toutes façons d'être " considéré comme un bienfaiteur de notre province et de notre race".

Pendant au-delà de vingt-cinq ans, M. Marsan fut l'âme dirigeante du Mérite Agricole. M. Marsan était un praticien habile, éclairé par de vastes connaissances dans toutes les branches de la production agricole, ce qui en faisait un juge de première valeur et un secrétaire-rapporteur des plus instructifs et des plus intéressants.

Comme secrétaire-rapporteur de la Commission des juges du Mérite Agricole, le Dr Marsan a donné un enseignement de toute première valeur — enseignement inconnu malheureusement du public — mais qui n'en est pas moins efficace. Ici je me demande si l'auditoire plus vaste, fait de centaines et de centaines de cultivateurs qu'il a visités chez eux, avec qui il est venu en contact journalier au cours de ses innombrables visites à travers la province, comme secrétaire, si cet auditoire n'a pas autant bénéficié de ses vastes connaissances pratiques, appuyées par un jugement droit et sain, que ses élèves qui ont eu le privilège de l'écouter sur les bancs de l'école.

Chacun des rapports de M. Marsan était un vrai cours d'agriculture, préparé tout exprès pour chacun des concurrents. Ces rapports constituent de fines et complètes analyses de chaque ferme. Il signale leur faiblesse d'organisation et il indique à chacun les remèdes à apporter. Et le résultat de cet enseignement, puis-je l'apprécier facilement ? Certainement. Il suffit d'ouvrir les rapports du Mérite Agricole pour vous convaincre que les candidats de la première heure,

qui ont suivi ses conseils, après avoir obtenu la médaille de bronze au premier concours, réussissaient dans leur deuxième épreuve, à décrocher la médaille d'argent et parfois la médaille d'or. Le dernier lauréat de la médaille d'or et du Très Grand Mérite Agricole, M. Hétu, en est un exemple frappant. Qu'on me permette de le signaler ici passant.

Mais un des plus beaux reflets de la lumière projetée par la carrière de M. Marsan est celui produit sur l'esprit d'une foule de jeunes gens, aspirants aux carrières agricoles, qui, dès la venue de M. Marsan à l'Institut, y ont afflué en rangs de plus en plus pressés, certains d'y puiser l'enseignement approprié à leurs aptitudes. Je ne puis résister au plaisir de vous communiquer les impressions que l'un d'entre eux et non le moins brillant, M. Alphonse Désilets, vient de traduire si aimablement dans le joli volume *Pour la terre et le foyer*, récemment publié et dont l'ensemble résume toute la pensée de M. Marsan. " Nous qui avons eu le privilège d'être de ses disciples, qui avons vécu quatre ans dans l'intimité de son paternel professorat, nous gardons un souvenir inaltérable de sa bonté, de sa sollicitude, de son empressement auprès de chacun de ses élèves. Et si nous aimons le sol natal jusqu'à lui donner le meilleur de nos forces et de notre intelligence, c'est que l'auguste et vénéré Docteur aimait avec passion cette vie agricole, et c'est qu'il nous en a révélé les secrètes puissances et l'immortelle beauté.

" Que ce fut en classe, au laboratoire, dans les champs et les montagnes d'Oka, ou par toute la province agricole où nous le rejoignons, le Dr Marsan restait pour nous le guide infailible, le maître autorisé, dont les connaissances parfaites du sol et de la méthode culturale appropriée furent pour chacun de nous la lumière et l'élan dans le travail d'apostolat et de technique à accomplir. De même qu'il nous rappelait le prestigieux exemple des anciens dans l'accomplissement des tâches difficiles, de même aussi retrouvons-nous en lui le modèle le plus pur et le plus digne d'imitation dans la réalisation des entreprises nécessaires qui nous sont confiées."

CARRIÈRE VRAIMENT CHRÉTIENNE

La carrière de M. Marsan fut vraiment chrétienne, et, quand je dis vraiment chrétienne, j'entends donner à cette expression le sens absolu, sublime qu'elle comporte.

Sa foi était sans appareil, a écrit une plume autorisée, sans ostentation, mais tendre, profonde, sincère. Il l'a vécue, dans des formules pénétrées d'un grand sens surnaturelle et dans les exercices de piété dont rien n'eût pu troubler la régularité.

Le chrétien en lui fut toujours le même, dans les voyages comme dans le cercle familial, dans la parole publique comme dans les entretiens les plus intimes.

Outre sa foi robuste, M. Marsan possédait encore ces deux grandes vertus chrétiennes : le dévouement et le désintéressement, qui caractérisent tous les actes de sa vie. Il ne compta jamais ni avec le labeur, ni avec la fatigue, ni avec le sacrifice. Tout à tous, il sut néanmoins réserver à sa nombreuse descendance son accueil le plus affectueux et conserver à son foyer, bien vivantes, toutes les belles et saintes traditions des ancêtres. Il présidait aux réunions familiales du jour de l'an à la façon des patriarches des temps antiques. Dans tout le resplendissement de l'autorité paternelle et avec toute la majesté d'un pontife, il bénissait au nom de Dieu, sa femme, ses enfants et ses petits-enfants, puis les consacrait tous au Sacré Cœur de Jésus.

Les biens matériels de la fortune l'ont toujours trouvé indifférent ; il ne les rechercha jamais. Au début de sa carrière, il avait acheté un lot de terre à la Minerve qu'il avait commencé de défricher. Les circonstances ne lui per-

mirent pas de continuer son travail. Il vendit cette propriété, mais n'en retira jamais un sou. Dans les dernières années de son professorat à l'Institut, il ne voulait pas toucher le salaire qui lui était attribué ; il ne le demandait jamais, disant qu'il ne le gagnait pas. Le salaire n'était pourtant pas fabuleux, et nous devions le lui expédier à domicile. Sachant se contenter de peu, il était parfaitement heureux.

Lors de ses noces d'or de mariage, en 1921, qui furent comme l'apothéose de sa belle et brillante carrière, on semblait se demander le pourquoi d'une si belle vie, pourquoi tant de bénédictions, pourquoi ceux-là sont-ils si estimés, si entourés, si respectés ? Et sans que la demande fut formulée tout haut, le pasteur de la paroisse, comme mû par une inspiration d'en-Haut, répondait à l'église : " Pendant ces longues années de labeur, d'épreuves et de soucis, M. et Mme Marsan sont venus puiser à la source de toute énergie, dont la croix est à la fois le symbole, l'arme et l'espérance."

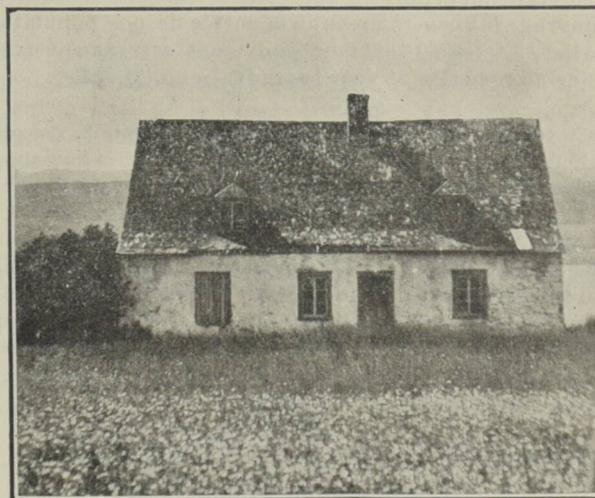
Et c'est parce que franchement chrétien qu'il a aimé la terre canadienne de toute son âme et qu'il a travaillé de tout son grand cœur à la faire aimer. Pendant plus d'un demi-siècle, il fut le conseiller et le guide très éclairé des agriculteurs de notre province, le champion infatigable et puissant du progrès agricole. L'inlassable éducateur a vu germer, croître et mûrir la moisson. Dans les brises reposantes d'une vieillesse respectée et honorée par l'Université et par la Province, le bon semeur a vu monter et jaunir à l'horizon la moisson du pur forment, fruit de son patient labeur ; il a vu les agriculteurs de sa province chercher et trouver la prospérité en appliquant à la culture de leurs champs les méthodes les plus modernes, plus rationnelles, plus rémunératrices, qu'il avait lui-même préconisées et prêchées pendant son apostolat d'éducateur agricole.

Si j'avais à mettre un exergue au tableau de cette carrière si belle, si chrétienne dont je viens d'esquisser les principaux traits, j'y inscrirais la devise des antiques blasons de la noblesse chevaleresque : *Par droits chemins.*

Elle est méritée.



NOS PERLES HISTORIQUES



Une vieille maison, deux fois centenaire, à Sainte-Famille, Ile d'Orléans.

A propos du "Chien d'or"

La Librairie Garneau de Québec a eu l'excellente idée de rééditer en deux volumes, d'une belle tenue typographique et de fraîche toilette, le fameux roman canadien de William Kirby, *Le Chien d'Or*, si bien traduit par la plume exercée du toujours regretté Pamphile LeMay. C'est la traduction que réédite la Librairie Garneau. Elle était épuisée depuis déjà plusieurs années, et, tandis que l'édition anglaise fait, chaque année, les délices des touristes américains qui visitent notre

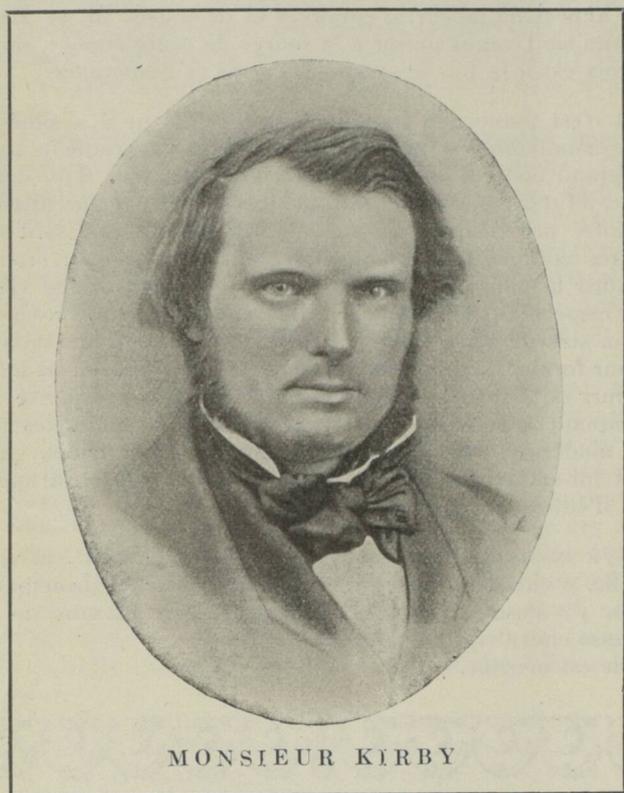
uniquement au point de vue intrigue, comme le "romancinéma".

Le grand mérite du roman de Kirby, celui qui lui donne le droit à notre reconnaissance, c'est d'avoir contribué, plus que les plus intensives campagnes dites de Bonne Entente, à faire connaître notre pays et sa population aux lecteurs de langue anglaise dans les provinces-sœurs, aux États-Unis et même en Angleterre. On a pu voir, en lisant *Le Chien d'Or*, que contrairement à la prétention d'un ancien gouverneur du Canada, nous avons une histoire et que nous n'étions pas le moins du monde ce peuple de hasard qu'ils avaient pensé que nous étions, peuple sans caractère spécial, formé par aventure et né du contact de conquistadors de tout acabit voire même de races indiennes dont nous serions ni plus ni moins des descendants ou des restes.

Au contraire, l'on peut voir par l'histoire de la société dont l'auteur du *Chien d'Or* nous fait voir maints aspects que nous avons une héroïque histoire, faite de tout ce qui fait l'histoire d'un peuple, un passé dont nous n'avons pas à rougir, des traditions dont la plupart nous viennent de la plus grande des nations de la terre, des mœurs, des coutumes, des légendes, enfin, une âme collective. D'avoir révélé tout cela à ceux qui l'ignoraient nous devons savoir gré à William Kirby, ce "Loyalist" que l'on pourrait justement considérer comme le pionnier de la Bonne Entente, bien plus, oh ! combien plus, que ce Parkman à qui pourtant il a été donné d'avoir des yeux pour voir chez nous et qui n'a absolument rien vu de nous.

Ajoutons que cette traduction du *Chien d'Or* de Pamphile LeMay est supérieurement préfacée par celui qui fut le dévoué, fidèle et compétent collaborateur de William Kirby, Benjamin Sulte, sans qui, nous osons le dire, nous n'aurions jamais eu le plaisir de lire le *Chien d'Or* tel qu'il se présente,

Damase POTVIN.

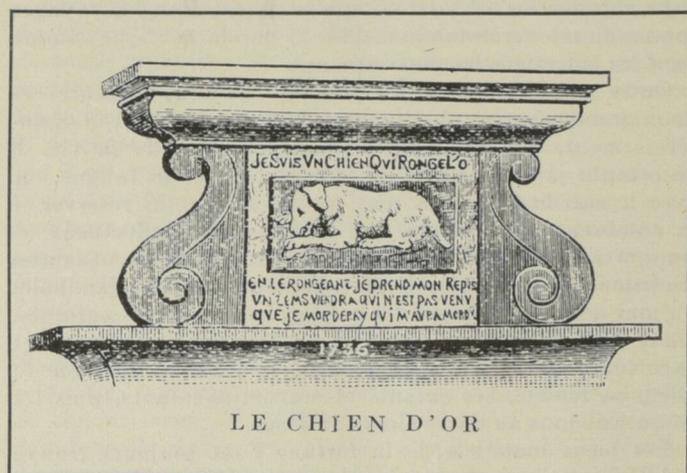
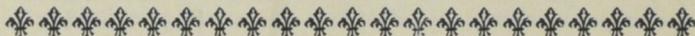


MONSIEUR KIRBY

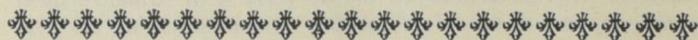
pays, il était important qu'une édition française de ce populaire ouvrage fut constamment à la portée de nos populations françaises. Et les éditeurs ne pouvaient assurément mieux faire que de remettre au jour la traduction de LeMay.

Deux romans ont été, sont encore et resteront, croyons-nous, longtemps, les types du roman populaire canadien. Ce sont *Une de perdue deux de trouvées*, de Georges de Boucherville, et *Le Chien d'Or* de William Kirby. Mais combien de genre différent tous deux. En effet, quand le premier est purement d'aventures et d'imagination, le second est à solide base d'histoire. Bien entendu, nous ne considérons pas, à ce propos, les *Anciens Canadiens*, de Ph. Aubert de Gaspé, comme un roman au propre sens du mot, car nous nous empresserions de faire entrer, ici en ligne de compte cette admirable étude d'une société disparue.

Le Chien d'Or pourtant se rapproche de l'ouvrage de de Gaspé. C'est également l'étude, mais poussée plus à fond, d'une société plus ancienne et que l'auteur a très habilement étoffé d'une intrigue qui eut été passionnante si elle avait été traitée, par les procédés modernes du roman d'aujourd'hui,



LE CHIEN D'OR



LES PROPOS DE L'ENTR'ACTE

Par Aimé PLAMONDON

UNE CAMPAGNE ANTI-FRANÇAISE

On a représenté en ces derniers temps, à Paris, à la Comédie Française, une pièce au nom macabre, signée par deux auteurs assez notoires et qui a provoqué un tapage considérable. Cette œuvre mettait en scène un général à la morale plus qu'accommodante, dont le déshonneur était publiquement complété par le suicide de son fils, militaire également, et chenapan de la plus triste espèce. Le public a protesté, il y a eu tumulte, commencement d'émeute et finalement, après trois ou quatre représentations mouvementées, les auteurs ont retiré leur pièce de l'affiche.

A propos de cet incident, fort regrettable à la vérité, mais qui n'est après tout qu'un incident, nous avons vu certains journaux de langue et de nationalités diverses, entreprendre une nouvelle campagne de protestation contre ce qu'ils appellent la perversion nationale du peuple français et l'effondrement définitif de sa moralité.

Je me demande avec une réelle tristesse la raison de tout ce vacarme et l'à quoi bon de tous ces articles sensationnels tendant à faire croire une fois de plus à l'univers que la France est une nation déclassée, finie, sur laquelle il n'y a plus à compter pour la réussite d'aucun noble mouvement. Il me semble tout simplement que ce n'est qu'un épisode de plus dans la campagne antifrançaise qui se poursuit actuellement, dans tous les domaines, à travers l'univers entier. Et je dis que surtout en notre province, il faut bien prendre garde de donner dans le piège que nous tendent adroitement des agitateurs aux ressources colossales, piège qu'ils refermeront sur nous dès qu'ils auront atteint leur but qui est de nous associer, nous Canadiens-Français, à leur entreprise de diffamation contre notre patrie d'origine.

Le théâtre français qui compte tant et tant d'œuvres si admirables et si universellement admirées, est un vieux théâtre que sa richesse étouffe un peu, comme l'or étouffe certaines nations, et qui sent le besoin ardent de se renouveler par l'essai de diverses formules modernes et même ultra modernes.

Parmi les ouvriers de ce théâtre, nombreux et généralement dignes d'estime pour l'ensemble de leur œuvre, il en est quelques-uns qui, tantôt mûs par le désir de faire du neuf et de l'original à tout prix, tantôt poussés par le désir d'arriver rapidement à la notoriété, tantôt enfin animés par la soif d'un gain rapide, absolument incompatible avec la dignité d'un véritable artiste, il en est quelques-uns, dis-je, qui se risquent sur des chemins hasardeux, s'aventurent sur des routes douteuses qui les éloignent de la beauté et de la vérité. De là, ces œuvres regrettables qui, de temps à autre, grâce toujours à une publicité malveillante, font scandale et éclaboussent un peu le bon renom de tous les auteurs dramatiques français et du public qui encourage leurs efforts.

Et ici, je veux qu'on me comprenne bien. Quand je parle des pièces de théâtre, je n'entends nullement inclure dans cette catégorie les sortes d'ouvrages bâclés par de pauvres mercenaires de la plume, assez souvent étrangers, pour les

music-halls et les petits théâtres et à l'usage de la clientèle cosmopolite, corrompue celle-là, en grande partie, qui fréquente ces établissements afin d'y trouver ce qu'elle cherche et que je ne voudrais nullement mentionner dans cette page.

Le théâtre français véritable, c'est celui-là qui commence à Molière, Corneille et Racine pour se continuer par la longue théorie des maîtres écrivains qui dans une brillante suite de chefs-d'œuvres ont donné à la scène nationale un éclat et une gloire qu'envient et jalourent presque toutes les autres nations.

Et ce théâtre-là, c'est celui qui compte encore aujourd'hui en France et dans le monde auprès de tous les esprits honnêtes et de tous les gens véritablement cultivés.

Car, pour peu qu'on se tienne au courant du mouvement littéraire et artistique, on sait parfaitement que les drames classiques du répertoire français, de toutes les époques, sont continuellement joués à Paris et dans les grandes villes de province. Le visiteur de passage à Paris peut, chaque jour, aller acclamer en compagnie d'un nombreux public traditionaliste et enthousiaste les œuvres maîtresses de Molière, de Dumas fils, d'Augier, de Labiche, de Rostand et des meilleurs dramaturges contemporains. On ne saurait s'y méprendre : voilà le véritable théâtre français d'aujourd'hui, celui qu'auteurs, artistes et spectateurs travaillent de toutes leurs forces à maintenir sur les sommets glorieux où l'ont placé les ancêtres.

C'est pourquoi il faut, encore une fois, se garder soigneusement de céder trop vite à des mouvements d'impatience et de faire écho aux attaques enflammées de d'astucieux et malhonnêtes adversaires déclanchent périodiquement contre la France sous couleur de venger la morale et le patriotisme, deux vertus dont ils n'ont nullement cure en toutes les autres circonstances.

Souvenons-nous que le monde deviendrait bien vite affreusement triste et désespérément vide s'il fallait que s'éteigne un jour le soleil de la pensée française, que cesse de se faire entendre l'incomparable chanson du "doux parler de France".

Aimé PLAMONDON, N. P.



Vieilles choses... Vieilles gens !

Le sympathique député de Kamouraska aux Communes, M. Georges Bouchard, vient d'enrichir notre littérature d'un très joli volume qu'il a intitulé : *Vieilles Choses... Vieilles Gens*. Si feu Arthur Meyer n'avait pas tant vu de choses de ses yeux, M. Bouchard, qui est un observateur très attentif des choses de la campagne, eut pu donner à son livre le titre de *Ce que mes yeux ont vu*.

Nous savons que M. Bouchard, qui est un passionné des choses de la campagne, un observateur de goût, a vu tout ce qu'il raconte si bien dans son nouveau livre qu'attendaient avec impatience ses nombreux amis de Québec. Ces derniers, d'ailleurs, avaient lu assez régulièrement dans la *Presse* où l'auteur les avait déjà publiés, ces jolis croquis de la campagne, si vrais, si justes, si sympathiques, si beaux. Mais ils attendaient l'occasion de les relire sous la forme plus commode du livre.

Disons, en passant, qu'au point de vue matériel, ce petit volume se présente de façon très engageante avec sa couleur jaune pâle, de format commode et léger de forme, au point que dès qu'on l'a entre les mains, l'on éprouve une envie folle d'en couper les feuillets immédiatement et de le lire, tout d'une traite, jusqu'au bout.

Pourtant, ce n'est pas ainsi qu'il faudrait lire *Vieilles Choses... Vieilles Gens*. On doit plutôt déguster cela, tranquillement, par petites tranches, en gourmet. Mais voilà, de lire ce livre de cette manière là est la difficulté. L'on est porté à obéir à la première tentation ; on se laisse emporter par l'intérêt et l'on va jusqu'au bout ; mais alors, il faut recommencer...

Vieilles Choses... Vieilles Gens est comme une petite anthologie de chroniques délicieuses de fantaisie et de brio, remplies d'observations variées sur les mille et un aspects de la vie à la campagne, chez nos bons habitants ; de petites causeries alertes, pimpantes, vivantes, tout imprégnées des vivifiants parfums des champs. Cela sent la fleur de lavande à moi us que ce soit l'odeur âcre de la terre fraîchement remuée ou le parfum subtil des trèfles en fleurs et des foins fanés par un soir humide et chaud.

Ne cherchons pas cependant dans ces petites chroniques une observation intérieure profonde à la façon de D'Estauoié ni une psychologie ardue. Le recueil alors n'aurait plus sa raison d'être. Il n'eût pas été rempli de cet agrément et de cet esprit qui le rendent si franchement sympathique. Quelques-uns de ces croquis sont pleins de malice et de sincérité, et ce sont peut-être les meilleurs ; d'autres sont remplis d'une délicieuse émotion de poète et de patriote. Qu'on lise, sous cet aspect, par exemple, *La Maison Condamnée*.

M. Georges Bouchard est déjà l'auteur d'un autre beau livre *Premières Semailles* qu'il va rééditer heureusement et auquel on a fait une triomphale installation dans les libraries et dans les bibliothèques publiques et privées. A *Vieilles Choses... Vieilles Gens* qui fait si harmonieusement suite à *Premières Semailles* devraient échoir tous les succès : succès de librairie, succès de presse, succès d'estime littéraire. Ces petits croquis campagnards réunissent tout ce qu'il faut pour cela. Bref, il n'y a pas deux manières de dire d'un beau livre qu'il est un beau livre et *Vieilles Choses... Vieilles Gens* est un beau livre. Nous en félicitons notre excellent ami Georges Bouchard de qui nous attendons encore la réalisation de brillantes promesses pour la plus grande gloire de notre littérature nationale.

Damase POTVIN.

ADIEU ! GRACIEUSE PETITE GOELETTE !

Il paraît que l'on comptait, voilà deux ans, dans le service de la navigation laurentienne, au delà de 400 petites goélettes sillonnant le fleuve et le golfe en tous sens. Or, durant ces deux dernières années, ce nombre a été réduit, dit-on, des deux tiers. Puis, voilà qu'on nous prédit que dans trois ans c'est à peine si dans toute l'étendue du golfe et du fleuve l'on comptera une dizaine encore de nos gracieuses petites goélettes à voiles.

Sur ces antiques embarcations l'on aura abattu les voiles pour les remplacer par un moteur à essence. Nécessité du siècle, du siècle de l'électricité ! Exigence de la concurrence dans le transport commercial ! Nos gens de Charlevoix et de la Gaspésie, vrai, s'accoutumeront difficilement de l'absence près des quais ou couchée à marée basse sur le sable mou de la grève de la svelte petite goélette. Quand elle ne grisait pas sur le flanc en attendant le prochain départ, on la voyait, au large, se balancer, gracieuse, au gré des flots ; et cela, semblait-il, depuis toujours. Il est vrai que même les bonnes gens des plus reculés de nos villages ont déjà connu, à peu près, comme ceux des villes, toutes les manifestations du progrès moderne. N'importe, ceux de la Côte seront sensiblement affectés par la disparition de la goélette, car ils ne pourront jamais la concevoir sans ses voiles grises battant à la brise et leurs yeux se détourneront du bateau noir qu'elle sera devenu bondissant sous les coups saccadés d'un huileux moteur à essence.

C'est comme ces paquebots, ces parvenus de la mer, qui ont détrôné, ou plutôt, qui ont fini par couler le coquet petit navire à voile dont la mâture immense bondissait svelte et légère dans les ciels d'apothéose des soleils couchants. Ce crime méritait un châtement et chaque année, on sait qu'il en coule de ces monstres marins venus des usines septentrionales. Sans compter qu'à côté de leurs gracieux concurrents d'autrefois, ils sont laids. Ils jettent une fumée noire en défi aux blanches façades ensoleillées qu'ils maculent. Ils sont tapageurs et encombrants ; leurs sirènes mugissent sinistrement ; leurs hélices tourbillonnantes terrifient les poissons. Ils sont couleur de suie car il leur faut du charbon, toujours du charbon pour leur appétit de rude travailleur. Les pêcheurs redoutent leur masse terrifiante quand elle perce le brouillard annoncée par des coups de sifflets lugubres ; puis ils passent comme des bolides et s'enfoncent en mugissant au travers les brumes pendant que les autres navires plus petits fuient, partout, apeurés.

Ces gros paquebots semblent de même race, en somme, que ces touristes qu'ils jettent au hasard d'un mouillage sur les quais des villes : ces robustes businessmen guêtrés de jambières qui jettent un regard furtif sur les paysages que leur a indiqué leur Boedeker puis, le temps de prendre un cliché, d'expédier une carte postale, d'adresser un message, partent. Un appel strident du monstre de fer les a ramenés à bord, dans ses flancs.

Avec la disparition des goélettes elle sera donc loin la beauté des voiliers d'autrefois qu'elles représentaient encore ; nous ne les connaissons plus que par les tableaux. Vaisseaux légendaires, ils furent les conquérants des îles fabuleuses revenant tout chargés des dépouilles arrachées aux terres lointaines et inconnues ; ils furent les découvreurs de nos Amériques ; nef mystérieuse, chère aux poètes ; galères ornées et pavées d'oriflammes... toute la poésie, toute la nostalgie des lents et périlleux voyages ; goélettes cabotières dont l'arrivée au printemps chargées de provisions de toutes sortes, procuraient tant de joie aux pêcheurs et aux colons perdus pendant six mois dans les glaces et les neiges... allons, peintres, hâtez-vous d'en fixer sur vos toiles, la gracieuse silhouette. Elles ne seront plus demain. Damase POTVIN.

“Le SANCTUS à la MAISON” de Charles HUOT

Nous recueillons avec plaisir dans la Revue du Vrai et du Beau, (*vrai et beau sont les deux faces de la pensée humaine*) publiée à Paris, et sous la rubrique de “*Le Salon des Indépendants de New-York, de Buffalo et de la Royal Canadian Academy*”

et signé par le comte Chabrier et Pierre de Malville, sous le titre :

Charles HUOT, ce qui suit :

Charles HUOT

A l'Exposition de l'Académie Royale Canadienne des Arts, je suis resté un long moment à contempler le tableau envoyé par Charles Huot : *Le Sanctus à la Maison*. En effet, c'est une œuvre vraiment captivante et de cette scène où l'on voit une jeune fille agenouillée priant devant la fenêtre ouverte d'une humble chambre de campagne émanent un sentiment profond, une poésie si sobre, mais si éloquente, qu'il est impossible de ne pas être saisi par l'émotion. C'est une peinture de premier ordre, où, de plus, tous les détails sont observés scrupuleusement et donnent une impression puissante de vérité. J'ai admiré en outre un pastel : *Intérieur de l'église de Saint-Malo*, aux harmonies de couleurs remarquablement douces.

M. Charles Huot, qui est né à Québec, vint à Paris à l'âge de dix-neuf ans ; il passa cinq ans à notre École des Beaux-Arts, où il fut un brillant élève de Cabanel. A 21 ans, il envoyait au Salon son premier tableau : *Le Bon Samaritain*, qui est, depuis, au Musée de Pontoise. Il participa à plusieurs Salons consécutifs et à d'autres expositions, notamment à l'Exposition Universelle de Paris en 1878, avec des *Scènes Canadiennes*, obtenant des diplômes et des médailles.

Après avoir visité l'Espagne, l'Allemagne et l'Italie, il séjourna douze ans en France.

Le maître Baudry le chargea de copier ses décorations de l'Opéra copiées qui servirent à exécuter des tapisseries aux Gobelins.

Charles Huot a fait aussi des illustrations pour des ouvrages édités à Paris, entre autres *L'Art d'être Grand-Père*, de Victor Hugo, et *La Civilisation des Arabes*, du Docteur Lebon.

Au Canada, il a décoré de très nombreuses églises et fait les portraits de personnalités notoires.

Il est l'auteur de la belle verrière qui décore la bibliothèque du Palais législatif de Québec et de deux superbes compositions murales qui ornent la chambre de l'Assemblée législative.

Dans ces tableaux, l'artiste s'est particulièrement adonné (outre la peinture de genre), à la peinture de l'histoire du Canada, surtout dans la période française, appelée là-bas “l'époque héroïque”.

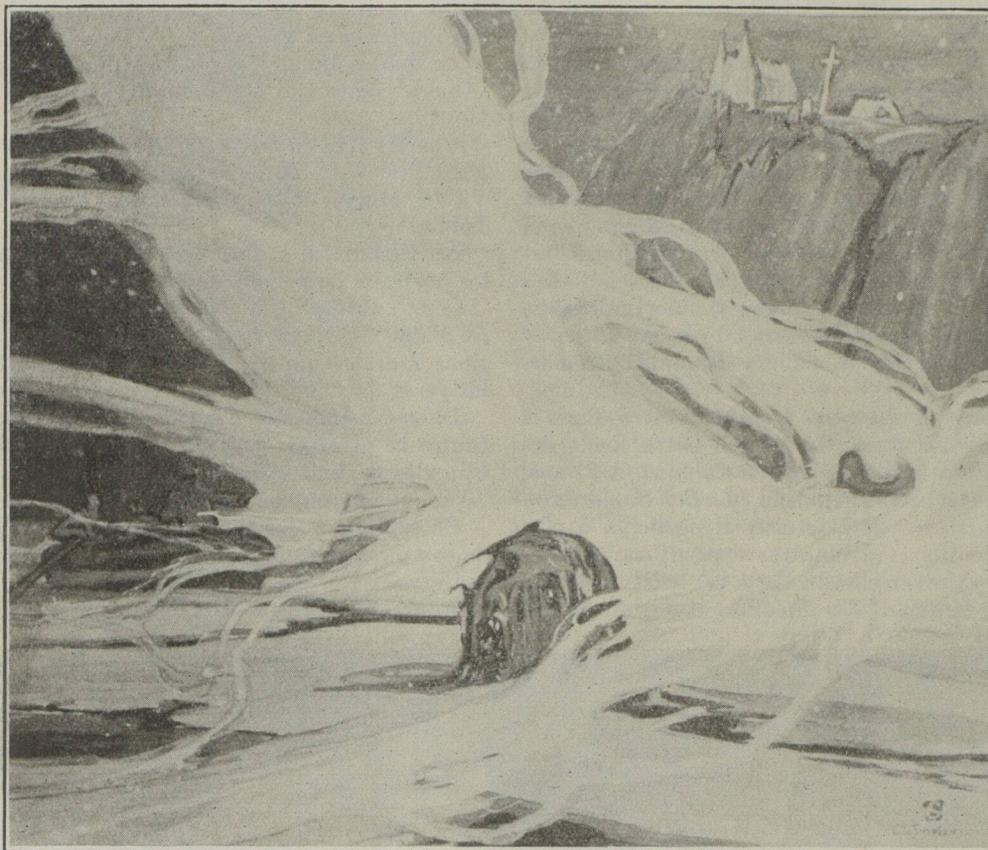
En soulignant les mœurs, les scènes et l'histoire française de son pays, il a voulu, dit-il, “mettre en lumière, pour ceux qui savent voir et comprendre, le génie et la beauté qui sont le propre, pourrait-on dire, de la France éternelle”.



“Le Sanctus à la Maison” de Charles HUOT.

LES LÉGENDES DU SAINT-LAURENT

LA TÊTE QUI ROULE



LA TÊTE QUI ROULE...!

(Courtoisie du Pacifique Canadien.)

Traverser le Saint-Laurent en hiver, entre Québec et Lévis, était une entreprise risquée au temps des canotiers d'autrefois, et bien des voyageurs l'ont appris à leurs dépens. Mais le cas de Pierre Soulard s'entoure de circonstances telles qu'on en parle encore des deux côtés de la "traverse".

On se servait de grands canots solides, ou de chalands à quille plate, au fond desquels les voyageurs s'entassaient craintivement. Par les gros temps, il y avait toujours du danger. Le capitaine se tenait à l'arrière, alerte dans sa chemise rouge, ses vêtements d'étoffe et ses bottes sauvages bien huilées, gouvernant de l'aviron à travers les glaçons. Ceux-ci sont plus traîtres qu'ils n'en ont l'air, avec leurs façons de se mêler, de se frapper ensemble et de basculer, et surtout, de "faire charriot" tous ensemble dans un sens ou dans l'autre, car alors ils constituent une force irrésistible. Vous croyez que le charriot est parti pour la mer, et vlan, il revient des battures de Beauport et vous écrase sur les caps.

Pierre Soulard portait peut-être trop bien son nom, en tout cas, il était "risqueux" et amusard. Un jour d'hiver où le froid piquait sec, le canot paré, les hommes à bord, prêts à partir, Pierre s'attarda à l'estaminet, et quand il en sortit la marée avait tourné.

— Trop tard, dirent les hommes, mécontents.

— Bah ! fit Pierre, me prenez-vous pour un enfant ? Embarque ! Embarque ! Nageons, nos gens !

Ils n'étaient partis de Québec que depuis vingt minutes, lorsque le charriot revint brusquement. Le canot fut renversé, les passagers noyés, et Pierre en revint seul avec un de ses hommes. La glace n'aime pas qu'on la défie.

Deux ans plus tard, Pierre se trouva dans les mêmes circonstances, et malgré ces vies perdues naguère au dam de sa conscience, il partit encore une fois à contre-marée. Le charriot le rejoignit au milieu du fleuve, il fut jeté à l'eau, et un glaçon aiguisé comme un rasoir l'attrapa au cou et lui fit sauter la tête, qui roula et bondit longuement, laissant une trace rouge jusqu'à l'endroit où elle disparut dans les eaux noires.

Aussi, encore aujourd'hui, les navigateurs qui passent "entre les deux églises" de Beauport et de Saint-Joseph par un temps de brume ou de neige, voient souvent émerger sur les eaux une sorte d'épave argentée sur laquelle roule et saute une "chose" inquiétante et de forme vague, qu'ils n'osent ou ne peuvent approcher beaucoup. C'est la tête de Pierre, qui pensait être plus habile que la glace. Et ceux qui l'ont vue meurent dans l'année...
R. C.

CHEZ NOS MEMBRES

ET CHEZ LES AMIS DU "TERROIR"

"La Société des Arts, Sciences et Lettres a pour objet de grouper des Canadiens français désireux de cultiver ou d'encourager les arts, les sciences et les lettres."

Voilà un extrait de la première constitution, la constitution fondamentale (1907), de la Société des Arts, Sciences et Lettres.

Fondée en octobre 1917, trois journalistes formèrent le premier noyau de cette société, qui obtint quelques mois plus tard, avec un effectif de quelque vingt-cinq membres, son existence civique.

En décembre 1923, S. H. le lieutenant-gouverneur, feu l'honorable Louis-Philippe Brodeur, lui accordait des lettres patentes la constituant en corporation. Elle comptait alors 180 membres.

* * *

Le 26 mai dernier, la Société des Arts, Sciences et Lettres terminait en quelque sorte la belle série de ses manifestations publiques au cours de l'année 1925-26 par une soirée artistique.

Un bel auditoire, sympathique et distingué, remplissait la salle de l'hôtel-de-ville de Québec.

Voici quel en était le programme :

- I.— Présentation d'un nouvel artiste chanteur canadien-français, M. LUCIEN DIONNE, ténor :
M. ALI HONSE DÉSELETS, président.
- II.— Les compositions musicales primées du concours 1925 de la Société des Arts, Sciences et Lettres :
M. RAOUL DIONNE, vice-président.
- III.— LES CHANTEURS DE ST-DOMINIQUE :
"Ego sum", à 4 voix, du professeur OMER LÉTOURNEAU, de Québec.
- IV.— M. LUCIEN DIONNE :
a) Arioso de Benvenuto *Diaz*
b) Le Rêve de Des Grieux (Manon) ... *Massenet*
c) Champs paternels (Joseph en Égypte) . *Mehul*
- V.— M. ROMÉO FAGUY, des Chanteurs de St-Dominique :
"Ave Maria" solo de ténor, avec accompagnement de chœur, de C. P. STUART, de Montréal.
- VI.— M. LUCIEN DIONNE :
a) Anges du Paradis (Mireille) *Gounod*
b) Celeste Aïda (Aïda) *Verdi*
c) Solo de Rodolphe (La Bohème) *Puccini*
- VII.— LES CHANTEURS DE ST-DOMINIQUE.
"Soirées de Québec" (chœur), de Ernest Gagnon.

"Vous conviendrez avec nous, disait le président Désilets, dans son élégante allocution à l'ouverture de la séance, que la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec ne pouvait

couronner plus dignement son année de séances publiques qu'en vous offrant comme dessert ce régal d'harmonie. Tout est bien qui commence et finit par une chanson.

"En octobre dernier, au Moulin historique de Vincennes, notre Société réunissait ses membres et quelques-uns de leurs amis, au coin du feu, parmi les bruits mystérieux de l'eau qui gronde et du vent qui mugit par les soirs gris d'automne, pour entendre les vieilles chansons de France, chantées en costumes anciens par Madame Ariel et M. Armand Duprat.

"En décembre, notre ami et compatriote M. Léopold Christin, nous révélait les secrets de l'art vocal et sa technique merveilleuse. A cette séance Mlle Marie Couturier et M. Horace Philippon nous ont fait goûter les charmes d'un art vocal servi par de beaux talents d'interprètes. Des projections lumineuses ont fixé dans nos mémoires les données pratiques du savant professeur.

"A la fin de janvier les poètes de la nouvelle génération trouvaient un vibrant interprète dans la personne de M. Jean-Paul Lessard et leurs poèmes ont été applaudis grâce au charme d'une diseuse exquise, mademoiselle Aubry, et d'un artiste-chanteur québécois M. Oscar Paquet.

"En février, l'ingénieur Normandin nous rappelait les trésors d'énergie hydraulique dont peut disposer notre riche province de Québec, et illustrait sa conférence de projections animées fort captivantes.

"Au cours du mois de mars, deux soirées aussi marquantes qu'instructives. C'est d'abord M. Jean-Charles Magnan, agronome, qui nous raconte ses impressions d'un récent voyage en France et en Belgique, et Mme Adjutor Morency grave dans nos cœurs et dans notre esprit la pensée toute sympathique qui nous attache à ces deux pays, en chantant "La Marseillaise" et la "Brabançonne". C'est ensuite M. l'abbé Arthur Lacasse, de la Société Royale du Canada, qui nous raconte "Ernest Hello", philosophe, journaliste et poète". Mlle Marcelle Duhamel a su nous faire goûter à cette occasion un poème, tiré de l'œuvre du conférencier lui-même.

"En avril, le R. Père Léopold, trappiste, directeur de l'Institut Agricole d'Oka, nous retraçait la vie et les mérites de notre premier docteur ès sciences agronomiques, le regretté professeur Amédée Marsan. L'honorable ministre de l'Agriculture de cette province a bien voulu dire le dernier mot à cette soirée.

"Fin d'avril,— pour essayer le mode d'attraction le plus puissant sur un public, qui n'est certes point celui de ce soir, le professeur Hoffman, (M. Lafortune, de Montréal), jr,— offrait une série de ses tours de prestidigitation : et ceux qui ont eu la bonne fortune d'y assister assurent qu'ils ne perdront jamais l'occasion de revenir à de telles magies !

"Mais, ce soir, mesdemoiselles, c'est un jeune artiste, (en art vocal), que j'ai l'honneur de vous présenter. M. Lucien Dionne appartient à une grande et talentueuse famille du village de L'Islet. Comme tous les prédestinés il a fait son tour d'Europe, de bien bonne heure. A Paris, on lui a révélé qu'il pouvait chanter. De retour au Canada, il s'est

CLINIQUE PRIVEE

— DU —

Dr GEORGES
St-AMANDDES HOPITAUX DE
PARIS, LYON, BERCKVOIES
GENITO URINAIRESMédecine générale
Traitements électriques
Épilation, etc., etc.
Maladies vénériennes
Maladies de la peau
etc., etc.MEDECIN DE L'HOPITAL
STE-MARIE

Bureau: 120, ST-JOSEPH

TEL. 2-8223

QUEBEC.

LA BOULANGERIE

Hethrington

Toutes les variétés de
produits de boulangerie,
tels que Pains, Biscuits,
etc., Pâtisseries de haute
qualité, livrés chaque
jour dans toutes les par-
ties de la ville.Demandez nos biscuits
"SODAS"364 rue ST-JEAN
QUÉBEC

Tél. 2-6636

confié d'abord à des maîtres canadiens. Membre de la Société canadienne d'Opérette de Montréal, (où brille notre ami et concitoyen Fournier de Belleval), M. Lucien Dionne n'a pas tardé à se marquer une place enviable parmi les étoiles de cet art du chant. Et c'est pour nous prouver qu'il veut être fidèle à son pays de Québec qu'il nous est venu aujourd'hui...

"Ce jeune artiste, que la Société des Arts, Sciences et Lettres a grand plaisir à vous faire connaître, ne pouvait souhaiter de plus honorable compagnie que nos estimés Chanteurs de Saint-Dominique, ni de plus sélect auditoire que celui de nos artistes, professionnels et amateurs, de cette ville de Québec.

"Au surplus, le chœur de la paroisse dominicaine nous réservait une surprise. Mais je laisserai au directeur de cette chorale distinguée, M. Raoul Dionne, le plaisir de vous dire le secret... de son chœur!"

* * *

M. Raoul Dionne, (vice-président senior de notre Société), directeur de cette chorale St-Dominique de si enviable renommée, révéla de bonne grâce à l'auditoire les secrets... de son chœur et de son art, en faisant exécuter d'abord cet "Ego sum" de ce remarquable compositeur québécois, M. Omer Létourneau, qui, présent à la séance, mais tout discrètement, ne put se dérober aux acclamations de l'assistance. Il fallut faire violence à sa modestie pour recevoir la consécration spontanée de son mérite, et la chorale dut répéter... cette composition musicale exécutée pour la première fois au moins dans une manifestation profane. "L'Ave Maria" de M. Stuart, de Montréal, autre composition musciaie, couronnée également à l'occasion d'un concours de la Société des Arts, Sciences et Lettres, fut également fort appréciée, surtout ce solo de ténor par M. Roméo Faguy. M. Léonce Crépeault, organiste, accompagnait au piano les chanteurs.

Et enfin, M. Lucien Dionne exécuta avec une réelle maîtrise les pièces classiques du répertoire moderne, indiquées au programme et des applaudissements généreux et prolongés témoignèrent hautement de ses talents et de sa culture. Il était accompagné au piano par sa sœur, Mlle Gilberte Dionne, et sa mère, toute légitimement fière de son fils, présente à la droite du président, partagea avec une émotion vive et profonde l'hommage rendu à "son Lucien".

Ce fut, en somme, une soirée vraiment charmante que couronna la chorale St-Dominique par les "Soirées de Québec" d'Ernest Gagnon et par l'hymne national, "O Canada!"

* * *

Connaissez-vous cette chorale? Voici, sous la baguette de leur coryphée, M. Raoul Dionne, quels sont ces gentils hommes québécois, qui, pour l'amour des beaux arts, la forment :

Organiste : M. Léonce Crépeault ;

Ténors : MM. Auguste Bergeron, Horace Coulombe, Alfred Dompierre, S.-Pierre Dugal, Marc Dugal, Roméo Faguy, J.-M. Lemieux, de la Bruère Lemieux ;

Seconds ténors : MM. Cyrille Bruneau, Charles Dion, Roland Dugal, Ant. Grégoire, Marcel Langlois, P.-V. Larue, Jean-B. Lemieux, Placide Morency, J.-H. Paré, Charles Rioux, Fréd. Turgeon, J.-E. Valentine.

Barytons : MM. Paul-E. Beaudry, Maurice Boulianne, C.-W.-L. Carrier, A.-J. Gosselin, Aurèle Leclerc, J.-A. Guad. Morency, Cyrille-E. Tremblay.

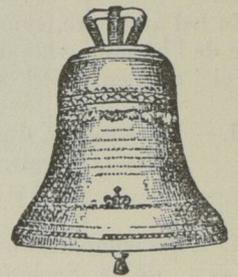
QUE LA
LUMIÈRE
SOIT !

toute installation électrique, petite ou grande, nous pouvons vous donner satisfaction.

Demandez - nous de soumissionner. C'est dans votre intérêt. . .

GOULET &
BELANGER LtéeExperts électriciens
Licenciés190, RICHARDSON
QUEBEC

Tél. 2-4623



Maison fondée en 1894

C. Emile Morissette
LIMITEEENTREPRENEURS - GENE-
RAUX, FONDEURS ET
IMPORTATEURS
DE CLOCHES.236 rue Latourelle
QUEBEC.Fabricants d'ameuble-
ments d'Eglise et
menuiserie
de tout genre.Plans et devis sur de-
mande, pour tout
genre d'ouvrage.Téléphones:
5023-6971 2-3452-M

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin. J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec.

Basses : MM. J.-E.-A. Cloutier, Dr J. Devarenes, J.-E. Marier, Laurent-O. Morency.



Le mardi, 1er juin, une réunion d'un caractère intime groupait chez Kerhulu des membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres pour célébrer comme il convenait, sous la présidence de M. Raoul Dionne, vice-président senior, la nomination par le gouvernement français de Monsieur Alphonse Désilets, président, au titre d'*officier d'académie*.

On remarquait parmi les convives, en outre du héros de la fête, M. H. R. de St-Victor, agent consulaire de France, à Québec, M. Georges Bellerive, chevalier de la Légion d'honneur, M. Ivan Vallée, I.C., vice-président junior de la Société, MM. Georges Morisset, publiciste, Onésime Gagnon, avocat, C.R., Narcisse Savoie, I.A., anciens présidents de la Société, M. Arthur Duquet, ex-échevin, M. Damase Potvin, journaliste, M. H.-J. Pinsonnault, M. Jos. S. Blais, M. P.-A. Galarneau, M. J.-A. Nadeau, avocat, C.R., M. Wilfrid Lacroix, architecte, M. Avila de Belleval, président de la Société des Poètes, M. Aristide Vaillancourt, M. Ernest Légaré, M. Philippe Augers, notaire à Beauceville, M. Hector Collet, M. René Lemoine, M. Louis-Philippe Morin, M. Aimé Plamondon, M. Jean Thomas, M. Roger de Valter, M. Boisseau Picher, notaire, M. Eudore Caron, M. L.-P. Gagné, avocat, M. Raoul Landrieux, M. Georges Chouinard, M. Oscar Paquet, MM. J.-D. Barbeau et J.-R. Roussot, et autres.

Le cachet d'intimité n'altéra en aucune façon le succès de cette manifestation d'amitié.

M. Dionne, le président de la fête, s'acquitta avec grâce et tact de ses délicates fonctions et la scène presque théâtrale qui se déroula au moment où M. l'agent consulaire de France épinglait les palmes sur la poitrine de Monsieur Désilets, lui transmettait le parchemin officiel et lui donnait l'accolade... créa une profonde émotion chez tous ceux qui furent les heureux témoins de cette attestation solennelle et officielle des mérites de notre Monsieur Désilets à la reconnaissance française.

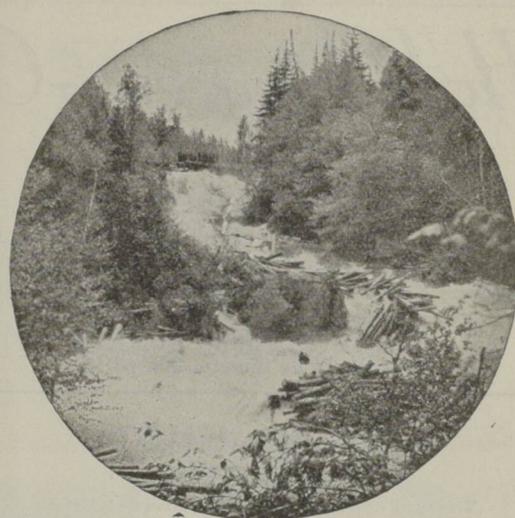
* * *

Et voici ce qu'affirma en cette circonstance, aux applaudissements de tous, Monsieur Dionne, lorsqu'il se leva pour inviter les convives à boire à la santé du héros de la fête :

" Au nom de la Société des Arts, Sciences et Lettres dont vous êtes le digne, estimable et estimé président, en ma qualité de vice-président, j'ai le grand plaisir de vous féliciter de l'honneur que vous a conféré récemment le gouvernement de la République Française en vous décorant des palmes académiques.

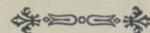
" Nul plus que vous, Monsieur le président, ne méritait ce témoignage de reconnaissance que la France accorde à ceux des nôtres qui ont fait quelque chose pour étendre sa culture, fortifier son culte et augmenter son influence, chez nous et même, nous oserions dire, dans son propre territoire où vous avez su, de plus, rendre plus étroits les liens qui nous unissent indissolublement à la France intellectuelle notamment.

" Inutile de rappeler longuement cette circonstance où, pendant plusieurs mois, vous nous avez représentés chez les cousins que nous comptons à peu près dans tous les départements de la République. Nous savons que vous nous avez fait honneur et, si nous ne le savions pas, la France elle-même nous l'apprendrait par le beau geste qu'elle vient de faire à votre égard. Nous avons appris qu'elle ne sait récompenser que ceux qui le méritent.



*Et l'art, ornant depuis sa simple architecture,
Par ses travaux hardis surpasse la nature.*
(BOILEAU)

ECOLE DES Beaux-Arts



Jeunes gens, voulez-vous étudier

Le dessin d'ornement, le dessin d'illustration, l'architecture, la peinture, le modelage, l'art décoratif, la gravure à l'eau forte, -:- -:- -:- -:-

Allez vous inscrire à l'Ecole des Beaux-Arts. Les cours sont donnés gratuitement (sauf pour le diplôme d'architecture).

Nous donnons aussi des cours préparatoires à l'architecture comprenant: les mathématiques, la physique et la chimie.

*Soyez de ceux qui veulent monter
et briller dans la société, L'avenir
est aux jeunes qui travaillent,*



S'adresser pour autres renseignements, au

Directeur de l'Ecole des Beaux-Arts

Tél : 2-8564w. 37, St-Joachim, QUEBEC.

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin. J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec.

Holt, Renfrew & Co.

Limitée

FOURREURS

Dont la réputation est bien établie pour leur probité et la valeur de ses marchandises, depuis 87 ans dans le même établissement.

**MANTEAUX DE FOURRURE
PALETOTS POUR HOMMES
Vêtements de Sport - Merceries**

Charles HUOT

ARTISTE-PEINTRE

Travaux d'église, portraits, restauration de tableaux.

BERGERVILLE, QUÉBEC :-: Tél. 2-6975 s. 23

Eug. LECLERC, Président et gérant. J.-Alf. COOK, Sec.-trésorier.

Eug. LECLERC, Ltée

ASSURANCES : FEU, VIE, VOL, ACCIDENTS, Etc.

81, St-PIERRE Tél. 2-8426 — Le soir 6713 QUÉBEC

Tél. 2-4600

Armand LaVERGNE

AVOCAT

111, Côte de la Montagne, - QUEBEC.

Ls-Ph. Morin, L.A.C.G.A. L.-Eug. Barry, L.A.C.G.A. Léon Côté, C.A.

MORIN, BARRY & COTÉ

COMPTABLES LICENCIÉS, SYNDICS AUTORISÉS

Comptabilité, Vérification, Arbitrage, Liquidation, Organisation, Direction

71, St-Pierre — QUÉBEC Edifice Banque Canadienne Nationale

LISEZ

“LE TERROIR”

LE MAGAZINE CANADIEN-FRANÇAIS

BÉDARD & BÉLANGER

SYNDICS AUTORISÉS, COMPTABLES,

AUDITEURS ET LIQUIDATEURS DE FAILLITES

J.-E. Bédard, L.I.C., C.P.A. Oct. Bélanger, L.I.C., C.R.A.
Téléphone 2-2567 Téléphone 2-2992

101, ST-PIERRE Téléphone 2-1412 QUÉBEC

Tél. Bureau : 2-3778

Résidence 2-4480-w

S.-Edouard GAGNON, C.G.A., L.A.

Comptable Licencié, - Syndic en matière de Faillite.

Spécialité: organisation de Compagnies à Fonds Social.

147, Côte de la Montagne (Edifice Bossé) QUÉBEC

GALVANOPLASTIE CANADIENNE, Limitée

Dorure, Argenture, Nickelage, Cuivrage, Galvanisation, Bronzage
Soudure.

CHRETIEN & GABOURY, Horlogers et Bijoutiers
377, St-JEAN Téléphone 2-3759 QUÉBEC

“ Mais, si vous nous avez fait honneur là-bas, lors de cette mémorable randonnée du train-exposition des produits canadiens à travers la France, depuis combien de temps n'avez-vous pas cherché par vos œuvres multiples, à honorer notre pays ?

“ Notre pays !... il remplit toutes vos œuvres, littéraires, en prose comme en poésie; il est même tout entier dans les seuls titres de vos ouvrages. En 1914, vous nous permettiez de savourer votre recueil de si patriotiques poèmes *Mon Pays, Mes Amours* qui fut suivi, en 1922, de *Dans la Brise du Terroir*, autre recueil de vers qui vous a valu le fort estimable prix de poésie de l'Action Intellectuelle. Vous redisiez encore là, les échos de notre pays, échos de son passé surtout et que répercuta si complaisamment la “ brise du terroir ” Puis vint en 1923 *Au Pays des Erables*, c'est-à-dire notre pays, celui-là que vous avez si éloquemment fait connaître dans votre tournée de France. Enfin, délaissant toujours insensiblement la Muse pour la prose, mais momentanément, espère la Société des Poètes, vous venez de publier votre éloquent, patriotique et vibrant plaidoyer *Pour la Terre et le Foyer* dans lequel vous avez mis tout le cœur d'un ardent patriote, l'âme d'un poète et l'amour filial dans tout ce qu'il a de plus sublime d'un fils envers sa mère, la Patrie.

“ J'allais oublier votre premier ouvrage qui nous ramène à la poésie *Heures Poétiques* que vous avez donné en 1919 et qui est encore un hymne à “ notre pays ”.

“ Vous avez donc déjà bien mérité de la patrie par vos œuvres littéraires.

“ Toute votre vie, d'ailleurs, sous les autres aspects que ceux de la littérature, est dirigée vers la glorification de “ notre pays ”. Ces fonctions officielles, par un heureux choix de vos supérieurs, vous y portent et, grâce, entre autres, à ces admirables Cercles des Fermières dont vous êtes le directeur dévoué et à ce Service de l'Économie Domestique dont vous êtes le surintendant, vous savez nous reporter vers le passé qui est toujours, comme ailleurs, le Maître... le passé de notre industrie féminine dans les campagnes; le passé dans la conservation de ces vieilles choses, meubles, instruments, ustensiles, bibelots, qui sont un lien si solide entre ce qui a été et ce qui est; le passé même, dans ces vieilles “ catalogues ”, ces solides “ tapis tressés ” et ces antiques “ ceintures fléchées ” dont vous avez su faire ressusciter l'industrie.

“ Là encore, vous avez su mériter de la petite patrie canadienne et, partant, de la France, de la vieille France qui sait encore si bien, par tant de “ gesta Dei ” se prolonger dans la France moderne jusqu'à forcer cette dernière à reconnaître les mérites de ceux qui travaillent à ressusciter un peu de l'ancienne sur un autre continent où elle régna jadis.”

MENU

Hors d'Oeuvres

(à l'exception de celles du héros du jour.)

Saucisson (du passé) — Tomates (du présent).

Olives (de l'avenir).

Consommé

du “ Terroir Québécois ”.

Bouchées de riz de veau...

à déqueter aux... “ Heures Poétiques ”.

Poulet roti...

au Cercle des Fermières.

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin. J.-A. McCLURE, O.D., 109, St-Jean, Québec.

LE TERROIR



MEILLEURS PRIX ACCORDÉS SUR:

Ciment, Dynamite, Clous, Vitres, Vernis, Blanc de Plomb,
Huiles, Peintures, Serrureries, Tôles galvanisées et
noires, Tôles ondulées, Couvertures en caoutchouc
Fournitures de moulin,
Articles de Sport, Chasse et Pêche.

SAMSON & FILION, LIMITÉE

343-345, rue St-Paul, - QUEBEC.

(Vis-à-vis la gare du Palais)

GERMAIN

LEPINE

LIMITÉE

(Maison fondée en 1845)

EMBAUMEURS ET
DIRECTEURS DE
FUNÉRAILLES



Chambre mortuaire à la
disposition des familles.



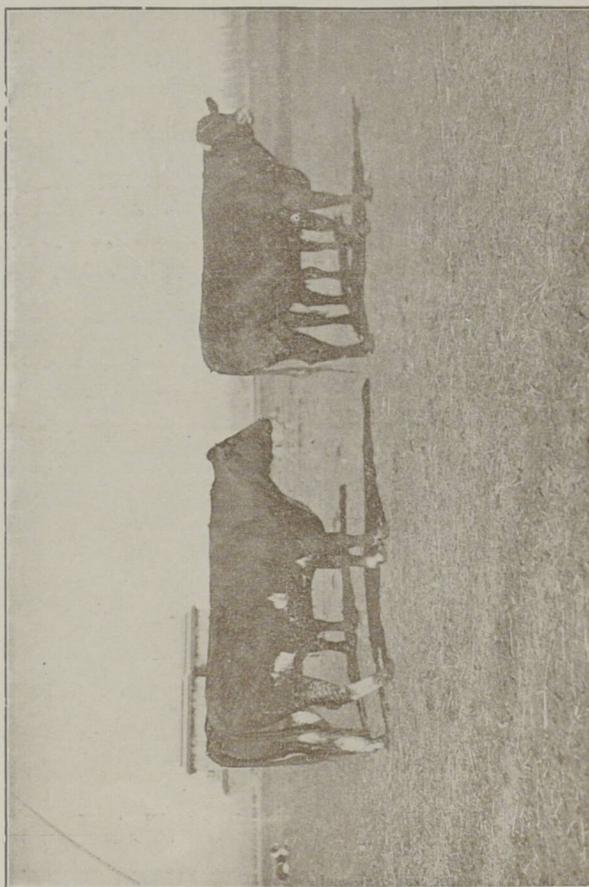
AMBULANCE MODERNE
Service d'automobile
privée.



Service de jour et de nuit:
TELEPHONE 2-2119-j



283 SAINT-VALLIER
QUEBEC.



Paysage du Terroir.—Scène bucolique.



LE LAIT PUR

de saveur douce et agréable,
est le bien des enfants,
pourvu qu'il soit

CLARIFIÉ ET PASTEURISÉ

Protégez votre famille et tous
ceux qui vous sont chers en de-
mandant toujours la marque

FRONTENAC

LAIT, CREME, BEURRE,
CREME GLACEE

La Laiterie Frontenac
Limitée

Fournisseurs de la Goutte de
Lait et du Château Frontenac.

142, de l'Eglise, QUEBEC.
Tél. 2-5232

TÉLÉPHONE 2-5193

OUVERT JOUR et NUIT

Soignez votre AUTO comme vous-même !

Réparations générales d'au-
tomobiles, pneus et accés-
soires.



Personnel expert, satisfaction
absolue et taux modérés.

INGENIEUR, MECANICIEN, ELECTRICIEN.

SPECIALITE : Char d'urgence ultra-moderne. Service incomparable sur la route.

34, de la Couronne

(Coin de la rue Ste-Hélène)

QUÉBEC

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin. J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec.

CRÉDIT-CANADA

LIMITÉE

Nous offrons et recommandons comme placement sûr et rémunérateur les

OBLIGATIONS-OR 6 1/2% 1^{ère} HYPOTHEQUE

de la Corporation d'utilité publique **SOUTH SHORE LIGHT, HEAT & POWER CORPORATION.**

(Corporation d'éclairage, de chauffage et d'énergie de la Rive Sud, organisée sous l'empire de la loi des Compagnies de Québec, 1926).

\$200,000.00. Partie d'une émission autorisée de \$500,000.00. Datées: 1er janvier 1926. Coupons: \$100.00, \$500.00, \$1,000.00. Échéance: 1er janvier 1936.

Principal et intérêts payables à la Banque Canadienne Nationale, à la Banque Provinciale du Canada, à Montréal, et à toutes leurs succursales. Intérêts payables les premiers janvier et juillet de chaque année. Ces obligations sont rachetables à 102, et les intérêts courus, à toute échéance de coupons au gré de la Compagnie.

FIDEICOMMISSAIRE: Quebec Savings & Trust Company, Montréal. **LA COMPAGNIE CREDIT-CANADA LIMITEE** garantit, sans restriction, les présentes obligations et leurs intérêts. **Prix:** Le pair et les intérêts courus. Téléphonnez ou télégraphiez vos commandes à nos frais.

CREDIT-CANADA, LIMITEE

BUREAU CHEF: 120, rue St-Jacques
(Transportation Bldg.) **MONTREAL.**

SUCCURSALE: 88, rue St-Pierre
Tél.: 2-1914, **QUEBEC.**

À Travers Le Canada via "Le Chemin National"

CHEMIN DE
FER
NATIONAL
DU
CANADA

LE CONTINENTAL LIMITÉ

(LE TRAIN DE LUXE POUR L'OUEST)

Part tous les jours de Montréal à 10 h.15 p. m. (Heure solaire) en route pour North Bay, Winnipeg, Edmonton, Calgary, Parc National, Jasper, Prince Rupert, Vancouver et Victoria.

Matériel roulant de tout dernier modèle, wagon-panorama-bibliothèque, (muni d'appareils de radio), wagnons-lits modernes et touristes, wagons-cloons et wagon-première. Excellent service de wagons-réfectoires.

Demandez des livrets illustrés et de plus amples renseignements à J.-E. Leblanc, Agent de district, Trafic-Voyageurs, Chemin de Fer National.

7, RUE DU FORT, QUEBEC, QUE.

CANADIEN NATIONAL